

NEUCHÂTEL, 15 février 1946

N° 2 - 40 cts

XLV<sup>me</sup> Année

Paraît le 15 de chaque mois

Abonnement annuel: Fr. 4.25

# LES BONNES LECTURES



## DE LA SUISSE ROMANDE



*Publication pour la Jeunesse et la Famille*



## LES GALONS DE ZALLA

*Nouvelle par Georges-A. MAIRE*



# LES GALONS DE ZALLA

*Nouvelle par Georges-A. MAIRE*

La section à l'effectif réduit, une vingtaine de soldats environ, se rend à la place d'exercice sous la conduite de son lieutenant. Observant la discipline et la bonne tenue, les hommes lèvent la tête et regardent droit devant eux, le visage impassible, l'esprit soumis et la pensée bien loin.

La cadence régulière de leurs pas trouble seule la paix matinale où la petite ville repose en ce matin de juillet. Une brume légère flotte dans l'air encore frais de la nuit, la température est exquise, les soldats jouissent malgré tout de ce temps magnifique.

— Ne traînez pas les pieds, accélérez ! commande l'officier.

La troupe secoue l'engourdissement qui semblait l'en-  
vahir et obtempère sans mot dire.

— Lambelet, rentrez la crosse !

— A vos ordres, mon lieutenant !

Et Lambelet rectifie.

— Golay, tirez sur la crosse !

— Présent ! mon lieutenant.

— Gauche - droit - gauche - droit - gauche, allons, réveillez-vous !

L'allure s'accélère, d'aucuns jettent un regard de biais à l'officier et semblent dire : « Pour sûr, il s'est levé du pied gauche aujourd'hui ! »

— Suspendez l'arme ! Fonjallaz, tirez sur la bretelle... Où est-il, Fonjallaz ?

— Présent, mon lieutenant !

— Ah ! ça vient, c'est bientôt le moment ! Arme en bandoulière... Pas de gymnastique, marche !

L'œil vide, machinalement, les hommes trottent en cadence et respirent consciencieusement.

— Conservez les distances, pas trop vite en tête ! Fonjallaz, mettez-vous au pas ! Fonjallaz !...

— Présent, mon lieutenant !

— Je vais vous réveiller tout à l'heure !

Que peut-il bien avoir ce matin, Zallajuof ? Habituellement il a le privilège de passer inaperçu et, tout à coup, le voilà à l'œil de notre supérieur, c'est incompréhensible, mais cela soulagera Banago, pour une fois !

— Pas de manœuvre... marche... Suspendez l'arme, gauche - droit - gauche... Fonjallaz, tirez sur la bretelle, vous portez votre fusil comme un chasseur.

— Présent, mon lieutenant !

André Fonjallaz est un solide garçon de la montagne, bien élevé et intelligent. C'est ce qu'il est convenu d'appeler un bon soldat, quoique pas chauvin, et par surcroît excellent camarade. Comme il chante volontiers des ballades en s'accompagnant d'une guitare, ses compagnons n'ont rien trouvé de mieux que de l'affubler d'un pseudonyme d'artiste en inversant les lettres qui composent son nom, ce qui lui donne l'apparence d'une origine russe qui ne manque pas d'originalité et qui devint rapidement populaire dans la compagnie. On l'appelait donc Zallajuof ou simplement « Zalla » tout court.

Quoi qu'il en soit, l'artiste russe amateur ne joue pas de la guitare ce matin ! Pauvre garçon : il doit courir, ramper, s'annoncer, crier, prendre position et recommencer presque jusqu'à l'épuisement.

Il sue à grosses gouttes et fait peine à voir, mais rien ne l'amène à se concentrer un brin. On le sent absent d'esprit.

L'officier a beau crier, tonner, menacer, Fonjallaz est ailleurs.

De son côté, « Banago », le souffre-douleur habituel, peut gaffer, se tromper, et même laisser bêtement choir son fusil, le lieutenant ne le voit pas.

— Fonjallaz, filez vous annoncer à cinquante mètres... Allons, plus vite que cela ! Allez à cent mètres, pour vous dégourdir, pas de gymnastique ! Je vais vous faire passer cette envie de dormir...

Et cela continuait, Zalla n'avait aucun répit. Les camarades, qui avaient commencé par sourire, sont maintenant pleins de sympathie et se demandent quelle peut bien être la raison de l'étourderie de Zalla.

Le soldat Fonjallaz a quelque chose qui ne lui est pas naturel, c'est un fait ; mais il serait difficile, même pour ses meilleurs copains, de déceler la cause de son inattention.

Hier soir, l'ordonnance postale lui a remis un colis venant de son village. Il est allé le défaire tout seul dans un coin à l'abri des regards indiscrets. Il a goûté et savouré les délicieuses friandises qu'il contenait après avoir littéralement dévoré la lettre qui l'accompagnait.

Ce paquet, ce message, c'étaient l'exaucement de ses vœux les plus chers. Ah ! Il y avait déjà quelques jours qu'il guettait l'arrivée du facteur avec un grand désir mêlé d'anxiété. Rosette, la brune et enjouée camarade d'école, la compagne de son enfance, avait-elle compris que maintenant, lui, André, voulait être davantage pour elle que le gentil voisin, le compagnon de jeunesse, l'ami d'enfance avec lequel on se rend aux répétitions du chœur mixte ? Avait-elle su lire dans ses yeux les sentiments profonds de son cœur ? La simple carte postale qu'il avait envoyée à la famille sans avoir l'air de rien avait-elle atteint son but ? André se l'était demandé et, voyant les jours s'écouler sans apporter aucun indice, aucun encouragement, il avait commencé à s'inquiéter. Puis, ayant réfléchi, était arrivé à la conclusion qu'il n'y avait aucune raison de s'alarmer, n'ayant jamais parlé ouvertement à Rosette ; elle aurait pu ne pas comprendre, surtout que les jeunes filles sont parfois si réservées ! Au fond, il ne faut pas s'en plaindre, c'est davantage une qualité qu'un défaut !

Or, Rosette avait répondu. Non seulement le paquet avait été préparé très soigneusement, mais le message contenait au delà de tout ce qu'André avait espéré.

Rosette disait ne jamais avoir trouvé une mobilisation aussi longue, elle racontait que le chœur mixte se trouvait très amputé par l'absence de son meilleur ténor ; elle ajoutait encore qu'elle s'était trouvée bien seulette en regagnant le hameau après les dernières répétitions.

De toute évidence, le ton de la lettre était des plus chauds. André avait lu entre les lignes ; il était transporté. Qu'importent les ordres et les menaces du lieutenant ; qu'est-ce que cela peut lui faire de courir, de ramper, de suer, tout est bien secondaire puisque Rosette a compris...

En ce moment, Zalla est tendu comme une corde à violon dans un « garde à vous » impeccable, vous le croiriez tout à son affaire ; erreur, c'est la force de l'habitude qui agit en lui, mais son imagination le mène bien loin sur la montagne. Il se représente le village paisible, l'arrivée de l'autobus et Rosette, toute pimpante, qui se trouve là comme par hasard ; elle lui sourit. Oh ! quelle vision ! ils regagnent ensemble le hameau et...

— Repos !

— ... ? ? ?

— Fonjallaz !

— Présent, mon lieutenant.

— Il y a bientôt une minute que j'ai commandé repos et vous êtes toujours à fixe, figé comme une momie. Faites attention, ou bien je vous fais supprimer votre congé de dimanche.

— A vos ordres, mon lieutenant.

« Me supprimer mon congé ! Il n'y pense pas, ce serait un désastre sans nom ».

— Que fais-tu Zalla, ce matin ? il est « furibond » notre « juteux », ton attitude le met hors de lui.

— Que veux-tu ? J'ai d'importantes préoccupations.

— Tu n'as pas besoin de le dire, mais tâche donc de faire attention, il nous fera « claquer » à cause de toi !

— Pour une fois que ce ne serait pas toi la cause du « biribi », mauvaise langue !

— ...

— Rassemblement ! Par quatre numérotez ! Formez les faisceaux ! Otez les tuniques et formez les équipes pour une partie de football, mais ne mettez pas Fonjallaz comme gardien de but, il laisserait tout passer.

Zalla est insensible à la plaisanterie, il élabore mentalement la lettre qu'il écrira à Rosette pour la remercier de son envoi et de son gentil message. Il faut que le texte exprime toute sa pensée et soit pourtant modéré. Il est si absorbé que l'officier, conscient de la situation, cesse de le persécuter, se réservant d'intervenir une autre fois si cela est encore nécessaire.

\* \* \*

— Zalla, prends ta guitare et chante-nous quelque chose. Tu dois être en vaine après l'exercice de ce matin, tu nous en as fait de belles !

— Oui, passez-moi l'instrument et je vous chanterai une berceuse, mes pauvres choux, vous êtes bien fatigués...

— Tiens, mon vieux, et ne te moques pas de nous, tu as tout de même été la cause d'un entraînement supplémentaire assez considérable !

— Oh ! c'est un détail, maintenant c'est passé et vous avez eu l'occasion de vous « révéler ».

— Joue, te dis-je, et cesse de méconnaître nos misères.

Assis sur une caisse vide un peu branlante, les yeux au plafond et le bonnet de police sur l'oreille, Zallajuof paraît inspiré. Sa guitare vibre avec sentiment, les chansons succèdent aux ballades, tout le répertoire y passe sans que l'artiste paraisse fatigué.

Couchés sur la paille dans un agréable *farniente*, les yeux mi-clos, les hommes sont presque recueillis ; quelques-uns, accoudés sur la table, fument tranquillement.

La voix du chanteur s'élève :

*... Souviens-toi, belle Italienne,  
de ton ami, le voyageur.*

— Comme il chante, notre Zalla !

— On sent qu'il a compris !

— Pour sûr, ça sort du cœur.

— Moi je ne serais pas étonné qu'il nous fasse bientôt des surprises sentimentales.

Zalla n'entend rien ; comme tout à l'heure sur la place d'exercice, son esprit s'est envolé près des sapins de son Jura. Il continue, comme inspiré :

*Celle que j'adore en cachette  
A les yeux bleus.  
C'est une fine demoiselle  
De Saint-Brieuc.  
Elle est très riche et très jolie.  
Moi, pauvre et laid !  
Je l'aime, mais le lui dire  
Je n'oserais...*

— Ouf ! Que tu es donc timide !

— Vas-y mon vieux, vas-y, un peu d'assurance ! Un garçon comme toi ne doit pas être si craintif.

— Demande à ta maman de t'accompagner !

André rit de bon cœur :

— Allons, allons, taisez-vous, laissez-moi terminer, ou bien je vous plaque là ma chanson.

— Oui, laissez-le continuer, vous allez rompre le charme.

Après s'être attendri sur le pastour breton, le chan-

teur attaque quelque chose de plus entraînant. Avec quelle conviction il entonne :

*Quand nous allions tous deux...*

Les hommes fredonnent l'air populaire et c'est en chœur qu'on chante le dernier refrain.

— Ah, Zalla ! On aurait presque cru qu'on y était, tu nous fais oublier que nous sommes en pleine « mob ».

— Oh, je vous dois bien ça ; et puis, cela me fait plaisir aussi, la musique adoucit les mœurs, dit-on.

— En tous cas, elle repose. On se recommande, mon petit.

\* \* \*

Le congé du dimanche n'a pas été supprimé.

Après avoir composé et expédié sa fameuse lettre, Fonjallaz a repris ses sens et son aplomb habituels, et le lieutenant qui pourtant veillait, n'eut pas à prononcer de sanctions.

Rasé de frais, ayant revêtu ses habits de sortie, sa casquette neuve bien en place et la fourragère des bons tireurs sur la poitrine, André est un beau soldat. C'est exactement ce que pense la jeune personne assise en face de lui dans un wagon du régional du Val-de-Travers, et qui ne manque pas l'occasion de tenter un petit bout de conversation.

— Ne trouvez-vous pas ce train détestable, Monsieur ?

— Moi, pourquoi ? Il me ramène près de chez moi, je ne désire rien de plus.

— Oui, bien sûr ; mais il est d'une lenteur à faire frémir, et n'y est-on pas secoué comme dans un battoir ?

— Quand on est en bonne compagnie on passe sur bien des choses.

— Il est vrai que pour aujourd'hui je suis bien partagée. Tiens, nous partons ; quelle aubaine, nous n'avons que quinze minutes de retard.

— En effet, c'est une chance ; quand on n'a que vingt-quatre heures de permission, il n'est pas enthousiasmant de les passer presque toutes à dormir en voyage. Il paraît que les travaux pour l'électrification de la ligne avancent sérieusement ?

— Oui, il y a de quoi se réjouir. Pourvu que les espoirs ne soient pas déçus.

— Pourquoi le seraient-ils ?

— On ne sait jamais, il faut attendre de voir, on est si souvent trompé dans la vie.

— Vous êtes bien sceptique ! Cela ne convient pas à une jeune fille comme vous. Quand on est jeune il faut croire.

— Êtes-vous croyant, vous ?

— Moi ? Oui ; je dois ajouter que cela ne me tracasse pas beaucoup, mais quand même, je suis croyant et je crois aussi un peu aux hommes ; sans la confiance la vie est intenable.

— Oh, moi j'ai été trop déçue.

— Vous avez peut-être trop exigé.

— Oh non ! Certainement pas, les hommes sont trop...

Mais je ne veux pas vous faire de la peine et il y a peut-être des exceptions. Nous voilà à Couvet, je descends ici. Au revoir, Monsieur, bon service et surtout bon dimanche !

— Au revoir, Mademoiselle ; merci de la compagnie.

En regardant la jeune fille s'éloigner, André réfléchissait : « Que voulait-elle donc dire ? Peut-être que nous sommes des égoïstes, c'est un vieux refrain. Ou bien elle nous trouve un tant soit peu orgueilleux, c'est possible ; mais elle n'a qu'à regarder son sexe avant de porter un jugement sur le camp d'en face. Ou bien encore a-t-elle constaté un peu de légèreté dans nos rangs. Ça c'est trop souvent vrai, il faut être franc ; mais en tous cas moi, avec Rosette, c'est tout à fait sérieux, pour la vie jusqu'à la mort !... »

» Pauvre gosse, tu as été déçue, c'est bien dommage ; tu avais bien bonne façon, sauf peut-être un brin trop de couleur au visage. Rosette, elle, a des teintes naturelles, c'est pourtant mieux que le maquillage le plus savant ! Voilà, on se donne des airs, on se fait une beauté, on veut paraître ce qu'en réalité on n'est

pas, puis on exige des hommes qu'ils soient parfaits. Fais tes expériences, ma petite... »

Pendant les méditations du soldat, le train tout essoufflé avait marché au mieux, et c'est avec joie que le permissionnaire présenta son « bon de transport » au chef de gare de Buttes pour obtenir un billet d'autobus jusqu'à son village.

A chaque virage, au fur et à mesure qu'il approche du but, le soldat est envahi par une sorte d'émotion. Pourtant il n'y a pas si longtemps qu'il est parti. Il ne revient pas d'un voyage autour du monde, il ne sort pas d'un camp de prisonniers. Mais les faits sont là, réels et tangibles : André est ému.

« Qu'est-ce qui me prend ? que je suis pourtant stupide », se dit-il. Cependant, d'un regard qu'il veut rendre indifférent, il vit maintenant la scène qu'il s'est si bien représentée l'autre matin sur la place d'exercice : L'arrivée de l'autobus, les enfants qui jouent sur la rue s'écartant pour laisser passer la lourde machine ; devant la poste, sous le petit auvent, deux ou trois personnes ; l'inévitable gendarme, le jeune facteur suisse allemand et Rosette portant un joli chapeau qui lui sied si bien, son panier au bras, exactement comme il l'avait prévu.

Aux fenêtres des maisons voisines, quelques têtes curieuses qui veulent voir les nouveaux arrivants.

Rosette est souriante et il y a dans ses yeux une flamme qu'André découvre aussitôt.

— Bonjour à tous !

D'un saut le jeune homme est à terre.

— Bonsoir, André, as-tu fait bon voyage ? Comme tu venais ce soir, je me suis arrangée de descendre un peu plus tard pour faire les commissions et pour te voir tout de suite.

— Comme c'est gentil à toi ! Donne-moi ton panier ; montons-nous pas le château ou par la grande route ?

— Montons par les sentiers, veux-tu ?

Côte à côte les jeunes gens traversent le village, non sans s'arrêter à tout instant pour dire bonjour et échanger quelques bonnes paroles. On se connaît tous à la montagne ; et puis, n'est-on pas un peu cousins ?

Personne ne trouve extraordinaire que Rosette soit en compagnie d'André ; ils ont toujours été voisins et l'on est assez bien élevé pour ne pas trop bavarder. Pourtant, en voyant le couple s'éloigner, d'aucuns pensent qu'il ferait un ménage bien assorti. « Un rude beau ménage ! » Mais on ne va pas plus loin, laissant le temps et la Providence agir librement pour le bien de chacun.

Après avoir dépassé le « Château », les jeunes gens ont gagné le pâturage qu'ils doivent traverser pour arriver au hameau où habitent leurs parents. Ils ne sont pas pressés ; André, qui s'était tant réjoui de ce moment où il serait en tête à tête avec Rosette, ne sait pas trop comment il va commencer et se tait...

De son côté, Rosette attend certainement un mot, une déclaration et marche sans mot dire.

André se battrait, se mordrait le front s'il le pouvait, intérieurement se traite de tout en fait de stupidité ; il hésite, retourne cent fois sa langue...

« Je n'aurais jamais cru qu'un homme puisse être aussi timide devant la femme qu'il aime », se dit-il.

Enfin, pour finir, il prend son courage à deux mains, il faut en sortir et cela ne doit pas être si terrible puisque, la réponse, il la connaît déjà. Ce n'est pas rien !

— Rosette, que tu es gentille d'être venue, tu as donc reçu ma lettre ?

— Oui, bien sûr. Je guettais le facteur avec pas mal d'impatience, tu sais. Je l'ai cachée là sur mon cœur, elle y est encore.

— Comme tu es brave, Rosette ! Je t'aime !

— Il t'en a fallu du temps pour me le dire ! Voilà une demi-heure que nous sommes ensemble et tu te tais comme si tu ne savais que raconter !

— Que veux-tu ? Tu m'as intimidé.

— Allons, pas de bêtises ; asseyons-nous sous le vieux sapin comme autrefois quand nous rentrions de l'école, j'ai quelque chose à te dire.



— Tu prends un ton bien sérieux tout à coup; y a-t-il quelque chose qui ne va pas ?

— Non, rien de mortel heureusement, cela dépendra de toi.

— Alors, il y a des possibilités, je suis prêt à tout.

— Je n'en doute pas ! Mais en attendant, goûte ce que je t'ai fabriqué.

Tout en parlant, la jeune fille sortait du panier un excellent petit biscuit aux noisettes dont elle avait le secret et pour lesquels André avait un goût très marqué.

— C'est pour te fortifier avant que tu m'écoutes ; si tu le trouves à ton goût, tu pourras me donner un « bec », ça sera le premier. Ensuite, je t'expliquerai.

— Tu es une bonne cuisinière et une femme de bon sens, Rosette. J'ai un peu peur de ce que tu as à me dire, mais je te trouve tout à fait comme je l'entends. Tu sais au moins dire ce que tu sens, toi, ce n'est pas comme moi.

— Ne t'inquiète pas, il n'y a rien de grave, et sache que tu m'as fait joliment plaisir avec tes messages. Je crois que si tu étais resté ici, tu m'aurais fait languir assez longtemps encore, n'est-ce pas ? J'avais bien découvert que tu m'aimais, et je te le rendais bien ; cependant, je n'aurais quand même jamais voulu aller au-devant de toi, tu es assez grand garçon, n'est-ce pas ? mon Dédé.

— Tu me disais déjà « Dédé » quand nous allions à l'école et que nous faisons ensemble les commissions ; je portais les paniers et toi les porte-monnaie. J'ai fait tout de même quelques progrès depuis ce temps glorieux où nous avons appris le *b-a-ba*.

— Et moi, en ai-je fait aussi ?

— Oui, oui, tu en as fait, et de sérieux, surtout dans mon cœur... Mais n'avais-tu pas quelque chose de spécial à me communiquer ?

— Cela ne presse pas, il fait si bon bavarder un peu ; sais-tu que depuis quelque temps tu étais fort peu loquace quand nous rentrions du village ? Et puis, combien de fois t'es-tu arrangé pour rentrer seul, méchant garçon !

— Si tu savais comme j'étais « travaillé » ! J'aurais voulu trouver toutes sortes de moyens pour être avec toi, et quand j'aurais pu, je te fuyais. J'avais peur !

— Je suis un terrible loug-garou, je pense ?

— J'avais surtout peur de moi-même, et je dois dire que tu n'as pas fait beaucoup pour m'encourager. Au moins il me semblait.

— Aurais-je tenu mon rôle et ma dignité de femme ?

— Non, je le sais bien ; je ne t'en veux nullement d'ailleurs, tu es une perle parmi tes semblables, pure comme les lis, belle comme le jour, fraîche comme une rose du matin et...

— ... Bon, ça y est, le voilà parti ; écoutons avec recueillement, il sait parler et même faire de beaux discours ; tu me feras des vers, n'est-ce pas ? Mais le temps passe, il faut encore que je te raconte que, l'autre soir, je ne sais pas pourquoi ni comment, le sujet de la conversation est devenu brûlant à table. J'ai essayé de garder mon sang-froid, mais cela n'a pas été facile. Tu sais que mon père était premier-lieutenant dans l'armée en son temps. Il a gardé pour le service un enthousiasme digne d'une cause plus pacifique ; c'est d'ailleurs une conséquence de son zèle pour la patrie que son mariage un peu tardif.

— Oui, je sais tout cela, et encore que ton père, qui pourtant te chérit, t'a parfois reproché de ne pas être un garçon, ce en quoi je me permets d'être en complète opposition avec lui !

— Voilà justement : l'autre soir, papa est revenu sur le sujet avec une précision toute particulière, il m'a fait nettement comprendre que son plus cher désir serait que son gendre futur (quand je le lui présenterai) soit un soldat naturellement, mais un soldat avec des « trucs » sur les manches, le col et la casquette, comprends-tu ? Pour mon compte, je suis tout à fait satisfaite de ton petit cordon de bon tireur et je ne tiens pas à ce que tu fasses un seul jour de service supplémentaire à cause

de moi, mais pour arranger les choses, si par exemple tu étais appointé (je crois que c'est comme cela qu'on dit), papa accepterait plus volontiers. A part ce détail, je sais que tu es bien dans ses petits papiers ; il va justement te demander conseil pour l'achat d'un cheval, c'est beaucoup dire. Mais si tu pouvais te présenter pour ta demande officielle avec le moindre petit galon, ce cher papa en serait flatté.

— Oui, je comprends. Cela n'est pas impossible, même s'il fallait faire une école de cadres, bien que cela ne soit guère dans mes goûts ; mais cela ne dépend pas que de moi. Peut-être qu'en se donnant un peu de peine, mon capitaine me proposerait les galons, il faudrait voir...

— Tu vauds bien un appointé, va...

— Pour moi, cela n'a aucune importance, comprends-le bien.

— Ne te fais pas de souci, j'ai pleine confiance en toi.

— Alors tout ira bien, avec un brin de patience.

— Allons, maintenant rentrons à nos foyers comme de braves camarades. Nous nous reverrons demain, n'est-ce pas ? peut-être déjà ce soir. Viens un tour à la maison, papa te parlera de sa chère armée suisse.

• • •

— Comme tu viens tard, Rosette ! Je me demandais s'il ne t'était pas arrivé malheur ; il y a plus d'une heure que tu devrais être là. Ton père t'attend, il est derrière la maison avec un monsieur qui vient lui offrir un cheval. As-tu vu si André était à l'autobus ? Il faudrait absolument qu'il voie cette bête, il s'y connaît.

— Oui, André est arrivé ; je suis même montée avec lui et nous avons un peu bavardé, c'est ce qui m'a mise en retard ; j'irai l'appeler tout de suite, si tu veux.

— Va d'abord vers ton père.

— Ah ! te voilà ; viens que je te présente à M. Du Cossard, lieutenant de cavalerie, qui habite depuis peu Les Verrières. Il nous fait l'honneur de sa visite en venant me proposer un cheval.

— M. Du Cossard. Ma fille, Mlle Rosette Desmoulin.

— Charmé, Mademoiselle.

— Très heureuse, Monsieur, mais Monsieur ne me paraît pas inconnu ; où ai-je eu le privilège de vous rencontrer ?

— A la fête de jeunesse l'automne dernier, je crois.

— C'est cela ; quelle belle journée nous avons eue, n'est-ce pas ? Alors, vous avez un cheval à vendre, c'est gentil d'avoir pensé à papa. C'est un de ces deux-là, je suppose, le rouge ou l'alezan ?

— Au choix, Mademoiselle, celui qui vous conviendra le mieux.

— L'alezan est joli, mais peut-être un peu léger pour un agriculteur qui n'est plus jeune. Le rouge, plus petit, ferait probablement mieux notre affaire. Vous le garantissez franc de collier et de défauts ?

— Mademoiselle, je ne saurais vous tromper, je n'ai aucun désir de me brouiller, pas plus avec vous qu'avec M. votre père, tout au contraire.

— Rosette, va donc chez les Fonjallaz, tu demanderas si André est rentré et s'il pourrait venir un instant, j'aimerais avoir son appréciation.

La jeune fille obéit. L'attitude du lieutenant Du Cossard lui paraissait peu naturelle ; elle se souvenait en effet de l'avoir rencontré, mais plus le souvenir se précisait, moins il était à l'avantage du jeune homme... « Pourvu, se disait-elle, que papa n'aille pas se mettre dans le bonnet... Mais non, ce serait insensé... »

La jeune fille entra ouvrit la porte de la cuisine de Mme Fonjallaz :

— André, il y a chez nous un lieutenant qui veut vendre un cheval à papa, peux-tu venir le voir ?

— Bien sûr, à ton service. Est-il en civil ce lieutenant, ou faut-il se présenter dans une tenue impeccable ?

— Il est en civil, ne t'inquiète pas.

— Alors, je viens.

En traversant la cour qui séparait les deux maisons, Rosette confia ses craintes en quelques mots :

— Tu sais, ce lieutenant a un bien joli cheval, mais j'ai vaguement l'impression qu'il vient pour autre chose! C'est bien dommage que tu ne puisses parler sans tarder à papa; cela nous éviterait des ennuis. Mais sois tout à fait tranquille: jamais je ne te trahirai, jamais!

— J'ai toute confiance en toi.

— Bonjour, Messieurs.

— Bonjour, André. M. Du Cossard, je vous présente notre voisin, M. Fonjallaz, qui veut bien examiner le cheval.

— M. Du Cossard, des Verrières, lieutenant de cavalerie.

— Très heureux, Monsieur... Alors, vous avez un cheval à vendre?

— Oui, à choix sur deux. Mademoiselle préfère le rouge parce qu'il est plus ragot, mais le fuchs lui aurait fait une superbe monture.

Cependant, André palpait le cheval en connaisseur; il le fit trotter, regarda les dents, pour vérifier l'âge, examina les jambes, les sabots avec attention; mais il surveillait aussi le vendeur qui répétait entre deux cigarettes:

— A choix sur deux; ce n'est pas tous les jours et ils se valent.

«Oui, grommelait André, à choix sur deux, une monture et un petit franchises-montagnes, mais le choix est fait, la fille a choisi le ragot, elle a aussi choisi le soldat, laissant le lieutenant et son fuchs se balader le plus loin possible...»

— Je crois que ce cheval fera votre affaire, M. Desmoulin, il n'est plus très jeune, mais si le prix est adéquat...

— Il le sera, il le sera, je veux que vous soyez satisfait. Dame! Un cheval, c'est une affaire pour un agriculteur, il doit y regarder de près; d'ailleurs l'autre est un peu plus jeune.

— Oui, celui qui nous convient est d'âge à faire un premier-lieutenant, fit André, non sans malice.

— N'exagérez pas, M. Fonjallaz.

— Je pense que ce cheval a au moins treize ans et qu'il faut le payer pour cet âge. M. Desmoulin me demande conseil, je dis ce que je vois, le reste c'est son affaire. Je ne sais pas quel prix vous exigez, mais je ne dépasserais pas seize cents francs.

— C'est exactement le prix que je pensais proposer; vous voyez, Mademoiselle et Monsieur, que nous pourrions certainement tomber d'accord assez facilement.

Visiblement, Du Cossard aurait donné son cheval pour entrer dans les bonnes grâces de Desmoulin. Au premier moment, André regretta de ne pas avoir hasardé une estimation inférieure, mais se ravisant, il se dit que le prix de cette bête n'était pas trop élevé et qu'il valait tout de même mieux la payer raisonnablement plutôt que de contracter une dette vis-à-vis du lieutenant, qui ne manquerait certainement pas de s'en servir contre lui.

C'est ce point de vue qu'il exposa à Rosette en se rendant avec elle à l'écurie installer le nouvel hôte, tandis que les deux officiers reentraient finir le marché autour d'une bouteille que leur avait préparé Mme Augustine.

Pendant l'entretien, le vendeur regardait sans cesse du côté de la porte, espérant voir apparaître la jeune fille. Mais Rosette n'était pas pressée de venir écouter ses flatteries; de plus, l'occasion était trop bonne pour passer un moment en compagnie d'André.

Du Cossard avait bien senti le coup d'épingle que lui avait décoché Fonjallaz à propos du cheval: «Il serait bon pour faire un premier-lieutenant», c'est-à-dire qu'il n'était plus très jeune! Comment n'aurait-il pas compris, lui qui recevait ce grade à Nouvel-an, et dont la jeunesse disparaissait en même temps que ses succès auprès des femmes? Ayant de la fortune à prétendre, il s'était toujours conduit d'une façon assez légère, et le travail de la terre ne l'avait point voûté. Mais il était temps de songer à se «ranger». Comme il avait remarqué Rosette l'automne précédent, il s'était renseigné, puis avait attendu l'occasion, qui venait de se présenter sous la forme que l'on sait; il l'avait saisie au vol et

venait de perdre trois cent cinquante francs sur le cheval pour se donner une entrée dans la maison. On l'avait éclairé sur les goûts militaires du maître de céans, aussi ne doutait-il pas de son succès avant d'avoir vu André, dont il ignorait jusqu'ici l'existence, et en qui il pressentait immédiatement l'ennemi numéro un. Nous savons qu'il ne se trompait pas.

Le marché conclu, les deux hommes parlèrent des événements, de la politique et de l'armée; il était inévitable qu'on arrivât sur le sujet! Le premier-lieutenant Desmoulin avait de toutes bonnes histoires à raconter, des souvenirs nombreux, des récits que le temps avait rendus moins précis et plus captivants, ce qui intéressait prodigieusement le jeune officier. Tout au moins feignait-il d'être captivé. Constatant que Rosette ne rentrait pas, il avait pris le parti de gagner le père, et il se disait que le meilleur moyen était certainement de l'écouter.

Quand il prit congé, M. Desmoulin était en effet conquis. Ils allèrent encore à l'écurie où «Gandhi», le nouvel hôte, était installé devant un râtelier bien garni. Ils y trouvèrent Rosette qui «faisait la paille aux vaches».

— Pourquoi n'es-tu pas montée? lui dit son père. M. Du Cossard aurait voulu te dire comment il a l'habitude de soigner «Gandhi»; nous aurions été deux pour l'entendre, cela vaut toujours mieux.

— Ne fallait-il pas finir de «soigner»?

— Oui, bien sûr. Vous savez, M. Du Cossard, ma fille est une femme de devoir!

— C'est très bien; je vois que le cheval sera entre de bonnes mains. Toutefois, si vous le permettez, je passerai à l'occasion pour prendre des nouvelles.

— Certainement, cela nous fera très grand plaisir, cher Monsieur, répondit chaleureusement le père Desmoulin.

— Je vous remercie. Au revoir donc, à bientôt. Au revoir, Mademoiselle Rosette.

— Adieu, Monsieur...

\* \* \*

Aveuglé par son enthousiasme pour l'armée et tout à fait satisfait de son acquisition, le père Desmoulin ne tarissait pas d'éloges en faveur du lieutenant Du Cossard. D'emblée, il fit comprendre à ces dames que si toutefois (on ne peut jamais savoir) le jeune homme avait remarqué Rosette, il faudrait l'encourager et ne pas laisser passer un si beau parti.

Il fut accueilli avec une respectueuse réserve de la part de sa fille qui ne tenait pas à discuter, sachant par expérience que cela ne servirait à rien. Le père prévenant se heurta à des réponses évasives et déconcertantes. Il fut sur le point de s'emporter, mais son bon sens reprenant le dessus, il put se contenir, se disant non sans raison qu'il ne fallait rien brusquer, surtout pas après une seule visite, juste quand on venait de faire connaissance et sans connaître les sentiments du lieutenant.

Pourtant, Du Cossard ne se trompait pas quand il disait le soir à deux de ses amis avec lesquels il partageait une bouteille:

— La jeunesse sera difficile à conquérir! Mais j'ai gagné la première manche; le père est de mon côté.

— Tu n'as rien gagné du tout, lui dit un de ses confidents; je crois même que tu risques fort d'en être pour tes frais. A mon sens, il eût mieux valu avoir la sympathie de la fille que la protection du papa.

De son côté André, qui n'avait guère envie de dormir, préoccupé qu'il était par les événements de la journée, en était arrivé aux mêmes conclusions. «En somme, se disait-il, puisque Rosette est d'accord et que nous nous aimons, peu importe tous les lieutenants du monde».

Et puis, une parole de la Bible s'était présentée à son esprit et l'avait réconforté: «*L'amour est plus fort que la mort*». Alors, il s'était mis à rire de pitié. «Pauvre Du Cossard, tu n'y connais rien, moins que rien...»

Là-dessus, il s'était endormi confiant. Il rêva qu'il célébrait ses fiançailles étant en habit militaire avec de beaux galons d'appointé tout neufs.

\* \* \*

Les jours de congé sont toujours si courts ! Ce dimanche le fut particulièrement pour André et Rosette. Ils se retrouvèrent déjà le matin pour descendre au temple, ce qui leur donna une occasion d'envisager leur situation. Rosette pensait que le plus tôt serait le mieux, mais il faudrait agir avec une grande prudence à l'égard de ce lieutenant qui se trouvait tout à coup en travers du chemin. En face de l'officier, un appointé ne vaudrait pas grand-chose aux yeux du papa, mais ce serait toujours autant ! D'autre part, la jeune fille avait assez de confiance en son père pour compter sur son amour. Elle savait bien qu'il ne lui imposerait pas un époux, fût-il général !

Après le dîner, Rosette se rendit chez ses voisins pour prendre le café. La maman du jeune homme avait fait des bricelets en l'honneur de ce jour de congé ; elle avait aussi ce jour-là supprimé la saccharine. L'atmosphère familiale était des plus douces. Comme on dissertait sur tous genres de sujets, l'acquisition du cheval vint à son tour faire les frais de la conversation et la personne du vendeur suscita quelques réflexions.

— Cet homme ne m'a pas plu, disait Mme Fonjallaz. Il a l'air conquérant et orgueilleux.

— Oui, je crois que le cheval vaut mieux que lui, ajouta André.

— Je ne sais pas, dit Rosette, je n'aime pas trop avoir ce « Gandhi » par là, ce nom ne m'est pas plus sympathique que celui de Du Cossard. Enfin, ce n'est peut-être qu'une impression personnelle.

La conversation fut interrompue par l'arrivée de deux visiteurs : l'oncle Alphonse, le digne frère de Mme veuve Léontine Fonjallaz — la mère d'André — et un jeune homme du village, camarade des jeunes gens, nommé Randin, d'un caractère affable et sympathique, et par surcroît bien élevé, mais pas des plus jolis garçons.

— Tiens, voilà des visites pour toi, André ; tu vois que tu n'es pas oublié !

— En effet, je suis vraiment touché de l'intérêt que vous me témoignez, j'en suis même un peu confus. Prenez place, il y a justement une grande cafetière fumante et des bricelets qui ne demandent qu'à être mangés.

— Alors, ça va ce service ?

— Il faut bien ! C'est toujours la même chose, nous n'avons pas l'impression d'être d'une utilité indiscutable, mais enfin, le mieux est de s'adapter aux circonstances.

— Oui, fit l'oncle, moi qui ai fait plus de six cents jours de « mob » à l'autre guerre, je connais cette impression. Cependant, vous avez bien des avantages que nous n'avions pas. Ainsi aux premiers jours, en août 1914, on nous fit faire plus de cent kilomètres à pied par une chaleur accablante, avec paquetage complet et la capote ! Les camarades tombaient comme des mouches.

— Heureusement qu'on ne pratique plus ce genre de sport, mais il y en a d'autres et toujours pour le néant !

— Tu veux dire pour une saine formation et la bonne discipline ?

— Si cela te fait plaisir, je veux bien, mais n'en suis guère convaincu.

— Le vrai soldat ne discute pas les ordres, il les exécute.

— ... Le vrai soldat obéit machinalement en pensant à autre chose.

En disant cela, notre futur appointé jetait un petit clignement d'yeux significatif à sa voisine qui ne manqua pas de remarquer l'allusion.

— L'esprit général n'est pas trop mauvais ? demanda Randin.

— Non, on ne peut pas dire, il y a même une équipe de bons vivants qui n'engendrent pas mélancolie. J'ai aussi ma guitare au cantonnement, cela agrmente les moments de désœuvrement.

— Bien sûr, c'est agréable. Avez-vous un Foyer du soldat ?

— Oui, il y en a un, mais il est peu fréquenté ; pourtant, on y est bien reçu et les consommations y sont meilleur marché que partout ailleurs. Mais c'est un peu « pépère », on y va pour écrire en mangeant du gâteau ; ce n'est pas un lieu de réjouissances. Du reste, nous allons partir en poste la semaine prochaine ; il ne fait guère beau dans ces fortins et la promiscuité n'est pas toujours agréable. Mais on y fait moins d'exercice et d'école de soldat. On n'a pas non plus nos officiers toujours sur les reins, ce qui est à considérer.

— Si vous êtes plus libres, vous avez aussi davantage de tentations.

— Reste à savoir ce que tu appelles « ten-ta-tions », mon bon Randin.

— Vous risquez de vous laisser aller plus facilement à la boisson par exemple, surtout si vous avez quelques entraîneurs. Sous le gris-vert on se permet des écarts qu'on réprouverait dans la vie civile.

— Tu es un bon type, Randin, mais un peu puritain ; tu devrais me proposer de signer la tempérance, pendant que tu y es !

— Parfaitement, je pensais précisément t'entretenir de ce sujet. Je viens moi-même de faire une relève avec les carabiniers et j'ai pu une fois de plus constater combien est grand le danger que court un homme qui n'est pas à l'abri de l'engagement.

— Vous ne voudriez pas qu'André se prive de la compagnie des copains et d'un petit plaisir de temps en temps ? interrompit Rosette.

— André sera toujours suffisamment avec ses camarades et le plaisir est bien peu de chose en comparaison du danger.

— Voyons, André est un homme !

— Justement ! Il participe à la faiblesse de la race.

— Allons, M. Alphonse, vous qui êtes un bon chrétien, ne trouvez-vous pas qu'on puisse user librement de tous les biens ? persista Rosette.

— Oh ! parfaitement, j'allais vous le dire : « Ce n'est pas ce qui entre dans l'homme qui souille l'homme, mais bien ce qui sort de la bouche de l'homme ».

— Mais, rétorqua Randin, il arrive trop souvent que ce qui entre trouble l'individu et fait sortir de sa bouche des choses défendues qu'il est incapable de contrôler.

— Pour qui me prends-tu, Randin ?

— Je ne te fais ni meilleur ni pire que tu es.

— Ta Croix-Bleue t'a rendu fanatique, tu vois le mal partout.

— N'est-il pas écrit, reprit l'oncle non sans quelque malice, n'est-il pas écrit que « le vin réjouit le cœur de l'homme » ?

— Certes, riposta le jeune abstinant, mais il est dit aussi : « Pour qui les ah ! pour qui les yeux rouges ?... » et aussi : « Le vin est moqueur et les boissons fortes sont tumultueuses ».

— Je vois que vous connaissez votre Bible, jeune homme ; savez-vous que saint Paul écrivit à Timothée : « Prends un peu de vin pour ton estomac... » ?

— M. Alphonse, permettez une question : André a-t-il mal à l'estomac ? un peu de vin lui est-il nécessaire pour avoir une digestion normale ?

— Non, je ne le crois pas. André, as-tu mal à l'estomac ?

— Moi ? jamais ! Je digèrerais des cailloux, comme les autruches.

— Donc, le conseil de l'apôtre n'est pas pour toi. Le vin et l'alcool peuvent dans certains cas être d'excellents remèdes, au même titre que l'huile de ricin ou le « Cibazol » qui est un puissant désinfectant. Cependant, si la poudre de réglisse est parfois préconisée par les médecins, cela ne veut pas dire qu'on en use journellement par plaisir...

— Comme vous prenez les choses, M. Randin ! dit Rosette qui avait écouté avec beaucoup d'intérêt.

— J'ajouterai que ce n'est pas moi seulement, puisque

notre formule d'engagement a prévu : « ...sauf usage religieux ou ordonnance médicale ». Que voulez-vous de plus ? Le jeune Timothée de la Bible aurait pu suivre le conseil de son médecin et faire partie de la Croix-Blue.

— Pourtant, poursuit l'oncle Alphonse, pourtant aux noces de Cana, le Seigneur changea de l'eau en vin et non pas du vin en eau que je sache.

— Certes, mais qui vous prouve que ce vin était fermenté ?

— Qui vous prouve qu'il ne l'était pas ?

— Dans l'ignorance du fait, il y a autant de chances pour la négative que pour l'affirmative. Ayant examiné la chose de près, ayant étudié les us et coutumes de Palestine, je suis très enclin à croire qu'il ne l'était pas.

— Vous êtes bien documenté, jeune homme. Mais je dois vous dire qu'il est permis d'user de tous les biens avec actions de grâce ; le chrétien ne doit point se mettre sous une loi humaine.

— Non, mais il peut, sentant sa faiblesse, ou par amour pour de plus faibles que lui, faire un sacrifice ; non seulement il peut, mais *il doit*. N'est-il pas écrit : « Abstenez-vous de tout ce qui a l'apparence du mal » ?

— C'est très bien, Randin, s'écria André, c'est très bien, tu es encore plus fort que l'oncle Alphonse ! Bois une tasse de café avec deux sucres, tu ne l'as pas volée ! Je t'estime et te sais gré de ton intérêt pour moi et ma sécurité, mais vois-tu, chacun son chemin ; je ne me sens pas plus une vocation d'abstinant qu'une tendance à l'ivrognerie. Il me semble qu'avec deux sous de caractère on peut très bien se tenir. Mais je me souviendrai de tes avertissements, ils ne seront pas vains, tu n'as pas perdu ton temps.

— Je l'espère de tout cœur.

Randin est parti après avoir serré cordialement la main à chacun.

— C'est un brave garçon, ton ami Randin, dit Mme Fonjallaz à André quand il rentra après avoir accompagné l'abstinant jusqu'à la porte.

— Oui, un tout brave ; je suis certain qu'il s'est fait un cas de conscience de venir me parler de sa Croix-Blue.

— En tous cas, il ne met pas son drapeau dans sa poche celui-là.

— Non, c'est vrai, ajouta Rosette, mais il ne faut pas qu'il croie que tout le monde doit signer la Tempérance. Maintenant je vous remercie, je vais conduire notre fameux « Gandhi » au pâturage ; viens-tu m'accompagner, André ?

— Oui, c'est cela, allons-y tous les deux.

Quand Mme Fonjallaz se trouva seule avec son frère, elle lui reprocha vertement sa discussion avec Randin.

— Voyons, lui dit-elle, es-tu inconscient ? ne sens-tu pas que ce jeune homme a raison et toi, un vieux chrétien, tu essaies de le convaincre du contraire à grands coups de versets bibliques ! Ne vois-tu pas qu'André, tout bon garçon qu'il est, court certains risques ? Un homme c'est un homme, et rien de plus... Tu devrais avoir honte ! Puisque tu connais si bien la Bible, je te dirai avec elle : « Qu'as-tu fait de ton frère ? », en l'occurrence de ton neveu ?

— Voyons, voyons, ne t'énerve pas, tu sais bien que je crois à la liberté glorieuse des chrétiens.

— Oui, mais André l'a-t-il, cette liberté glorieuse, ne court-il pas le risque de devenir la proie du diable et de finir dans l'esclavage d'une passion ? Tu es inconscient, c'est le moins que je puisse dire. Tu devrais voir dans ta Bible qu'il y a une loi d'amour qui exige de toi un exemple pour mon fils, peut-être même un sacrifice de tes idées. Sans l'amour, la charité, le reste n'est rien, moins que rien.

— Tu exagères !

— Pas du tout. André était bien disposé tout à l'heure, son ami l'avait ébranlé, il s'est réfugié derrière toi tout en reconnaissant que tu avais tort.

— Tu exagères, je te dis ! Tu n'es pas en état de discuter.

— Non, et sache que quoi qu'il arrive à l'avenir, tu porteras ta part de responsabilité.

— Me voilà bien arrangé ! Nous en reparlerons quand tu seras plus calme ; les femmes jugent toutes choses par le sentiment. Il faut un peu raisonner, voyons.

— Un peu raisonner, ah oui ! c'est bien cela. Tiens, je vais encore te citer un passage de la Bible, j'en sais aussi, moi : « Dieu avait créé les hommes droits, mais ils ont cherché beaucoup de discours ».

— Je vois que tu n'es pas en état de discuter.

— Non, en effet, on ne discute pas l'évidence d'un fait, c'est perdre son temps.

• • •

André est reparti le cœur satisfait, la tête pleine de résolutions et de projets. Rosette l'a accompagné un bon bout de chemin ; ils se sont juré fidélité pour la vie. André est heureux ; il pressent certaines difficultés, mais elles lui paraissent bien petites puisque Rosette est toute à lui.

Les affaires semblèrent s'arranger au mieux et plus rapidement encore qu'on n'aurait pu le supposer.

Rentré au cantonnement, ayant repris le train de vie de l'unité, André y montre de l'entrain ; sa guitare vibre chaque soir, de suaves accents s'en exhalent pour la plus grande joie de tous. Au travail, le lieutenant n'a pas d'observations à faire, Zalla est en bonne forme. Ce qui rend notre soldat si zélé, ce qui rend son moral si haut, ce n'est pas seulement son amour, ni les lettres qu'il reçoit souvent du pays natal, ni même le gâteau aux amandes qui arrive régulièrement et qu'il déguste avec une évidente satisfaction. C'est que, l'autre jour, comme il sortait en compagnie d'un camarade qui fonctionnait au bureau en qualité d'aide-fourrier, ce camarade bien renseigné lui a comme ça glissé dans le creux de l'oreille que le capitaine avait prévu la nomination prochaine de deux ou trois appointés, et que si le soldat Fonjallaz continuait à satisfaire ses chefs, il serait au nombre des élus.

Naturellement il n'en fallait rien dire, mais le « tuyau » était sérieux. En d'autres temps, Zalla aurait souri ; mais dans les circonstances présentes, c'était le miracle qu'il ne fallait pas contrecarrer, mais bien plutôt encourager dans la mesure de ses moyens.

C'est confiant en l'avenir et zélé pour la patrie que Fonjallaz gagna son fortin quelques jours plus tard. Le travail principal consistait maintenant à monter la garde là, tout près de la frontière ; il faudrait aussi défendre l'ouvrage en cas de nécessité. Au premier moment tout au moins, le soldat se sent investi d'une responsabilité tout autre que lorsqu'il est à l'arrière à attendre durant des semaines en faisant des exercices cent fois répétés et sans but précis.

Au poste, la guitare de Zalla remplit son rôle ; bien des heures qui seraient affreusement monotones sont agrémentées par l'infatigable musicien. Au sein de la petite garnison on apprécie beaucoup les sérénades, que ce soit au clair de lune ou dans la fumée des cigarettes et l'odeur de la popote.

Pourtant les jours sont longs et se ressemblent tous, les congés sont rares et la circulation très peu abondante sur cette petite route du Jura. Chacun s'accorde pour soupirer souvent et l'on répète sur un ton tout particulier : « Quel bled » !

Les concerts sont bienvenus, mais on ne peut chanter toujours ; la lecture des journaux passe aussi bien le temps. Quand il ne fait pas trop chaud on joue aux cartes. Souvent on dort le jour, et la nuit on se retourne sur la paille.

Un camarade fait de la peinture ; maintenant il est en train de créer une œuvre originale représentant Zalla et sa guitare ; ce tableau doit avoir pour titre : « Zalla le Bon-génie ».

Un bon-génie en bras de chemise, le bonnet de police



sur l'occiput, qui a bien bon air sur la toile. Ce sera un joli cadeau pour Rosette et un souvenir de la «mob».

Pendant la séance, chacun dit son mot pour l'amélioration du tableau. «Banago» essaie même de corriger une attitude qui ne lui paraît pas conforme. C'est une œuvre de collaboration. Comme la pose est assez pénible, un camarade de bonne volonté raconte les histoires de «Ouïn-ouïn» afin d'aider le modèle à supporter et à conserver une expression vraiment souriante.

Peu à peu on s'accoutume, on prend ses aises, on est moins regardant pour l'accomplissement ponctuel des devoirs journaliers. Le sergent est, selon l'expression consacrée, «un bon type» qui veut la fraternité avant tout ; il tolère certains petits écarts qui ne font tort à personne.

Peu à peu aussi les hommes prennent l'habitude d'aller boire un coup à la *Brebis Bêlante*, un petit établissement où se trouve à quelque huit cents mètres du poste. La patronne y sert tout ce que l'on veut et n'est pas «regardante» pour les coupons de repas ; la fille est gaie et pas fière, c'est-à-dire qu'on peut se permettre quelques libertés avec elle. A l'occasion, on peut aussi boire l'absinthe à la *Brebis Bêlante* et l'on s'y rend également pour écouter la radio, pour chercher l'eau et tout ce qui peut manquer aux défenseurs de la patrie.

Petit à petit, c'était si facile, l'effectif du fortin qui n'était pas indispensable sur place a pris l'habitude de s'attabler là-bas. Le sergent a bien essayé de réagir, il l'a fait très gentiment en proposant avec ironie d'établir une ligne téléphonique entre le poste et l'estaminet.

Il a essayé de grouper les commissions pour ne pas multiplier les occasions. Mais comment retenir ces hommes qui s'ennuient et qui ont de trop longues heures à tuer ?

André tint bon, il faut le reconnaître. Les avertissements de Randin étaient présents à son esprit. Mais il est dur parfois de chanter seul, même si l'on a un amour et une guitare ! De temps en temps, oh ! pas souvent, il va aussi là-bas ; une fois ou deux il a même emporté son instrument, au grand plaisir des rares civils qui s'arrêtent à la *Brebis* et pour la plus grande satisfaction de la patronne qui sait soigner ses intérêts.

Les semaines sont longues, extrêmement longues et monotones ; il y en a trois seulement que le détachement occupe le fortin ; on croirait qu'il y a trois mois...

La chaleur est intense en ces premiers jours du mois d'août ; on dort debout dans la baraque et les vareuses collent au corps d'une manière très peu agréable. Quand nos troupiers ont encore leurs quarante-huit cartouches à la ceinture et leur casque noir sur le crâne, il y a de quoi crier grâce ! C'est ce que pense la sentinelle qui «pose» en bordure de la route et dont la principale préoccupation est de se mettre le plus possible à l'abri des ardeurs de Phoebus.

Tout est calme ; seuls les hommes figurant sur la liste de service sont au poste ; tous les autres sont partis à la *Brebis Bêlante*, pour se rafraîchir un peu et fêter l'heureuse naissance d'un fils dans la famille du sergent ; il n'est pas peu fier, ce brave «sous-off.» ; il avait déjà quatre filles, l'événement est de toute première importance ; aussi, avant d'aller voir ce jeune phénomène à la maternité, il va régaler sa troupe d'une tournée, il en vaut bien la peine !

Zalla s'est joint aux invités sans discuter, naturellement, et, comme il sait assez bien s'exprimer, c'est lui qu'on a chargé de faire un petit discours de circonstance. Il s'en est fort bien tiré d'ailleurs ; faisant allusion à la naissance d'un prince-héritier, il parla du tsar, de Napoléon, d'Isaac, de Jacob et d'une pléiade de gens illustres. Il fut applaudi comme jamais auparavant, même dans ses plus beaux concerts. Les tournées succédaient aux tournées, la joie était sur tous les visages, chacun voulait apporter sa part ; la chaleur aidant, on consommait sans restrictions.

Sur la route, la sentinelle commence à s'impatisser. «Voyons, se dit-elle, c'est l'heure, plus que l'heure, je

devrais être relevé ; je rôti comme un poulet et nul ne revient. Pourtant le sergent est avec eux, «ils» ne sont pas chics de me laisser ainsi poser tandis qu'ils s'amusent, ce n'est pas juste ! C'est Zalla qui doit reprendre après moi ; d'habitude il est assez sérieux, c'est curieux qu'il ne rentre pas...»

Avec une bonne demi-heure de retard, André apparaît au virage ; cahin-caha, il va chercher son mousqueton au râtelier, attrape son casque au passage, et sans même prendre la peine de boucler son ceinturon, vient relever son camarade.

— Allons, Zalla, dépêche-toi, supplie la sentinelle ; j'ai fini mes deux heures depuis longtemps !

— T'en fais pas, vieux frère, je viens... Et puis, tu n'avais pas besoin de m'attendre, je voulais assez venir, va... ; du reste, pour ce qu'on fait ici !...

— ...Boucle ton ceinturon, mets ton casque et je m'en vais.

— Tu ne vas pas me faire dire la consigne, des fois... Depuis trois semaines qu'on est là, on la sait !

— Comme tu voudras, moi je m'en vais ; à mon tour la fête et les libations, j'ai soif moi aussi.

— Vas-t'en et fiche-moi la paix.

«Ouf ! quelle chaleur ! Et celui-là qui me fait la morale par-dessus le marché... ; la morale, ça n'a jamais fait de bien à personne ; je ne sais pas pourquoi il se trouve toujours quelqu'un pour vous la servir, et toute chaude encore... Et par cette chaleur !...

» Voyons, cela irait moins mal si j'étais un moment ce casque de malheur... »

Notre pauvre Zalla est dans un piteux état. «O Suisse, comme tu es bien gardée !» La température activant les effets de la fête, il voit les arbres qui dansent en bordure de la route.

«Je vais m'asseoir un moment, cela me fera grand bien ; «ils» disent que c'est défendu, mais bah ! ça ne fera pas de mal à une mouche ; et puis, ces Messieurs de Berne n'ont-ils pas des fauteuils ? Il n'y a pourtant pas deux sortes de Suisses ou quoi ?... *Egalité, fraternité, un pour tous, tous pour un*... Oui, «ils» ont dit ça au Premier-Août ».

En monologuant de la sorte, André s'est assis au pied d'un arbre ; son mousqueton entre les genoux, son casque à ses côtés et sa vareuse déboutonnée avec impertinence, il n'a pas grand chose d'un soldat suisse...

«Quelle belle fête nous avons fait ! Oh ! Randin, si tu m'avais fait signer (et dire que j'étais tout près de le faire), je serais resté là comme un proscrit, non, mon ami, «il faut que jeunesse se passe...» Rosette, elle, est une fille intelligente, elle comprend la vie, ce n'est pas une mômère au moins.

«Ça me fait du bien de penser à Rosette, surtout après avoir évoqué la personne de ce Randin qui, malgré tout, me poursuit. Ah ! Rosette... Pourtant, si elle me voyait, elle ne serait pas tant fière... Il faut que j'essaie quand même de me lever... Non, il vaut mieux que je reste dans une position stable. Mais mes yeux se ferment. Ah ! Rosette... Oui, il faut que j'y pense, cela me tiendra éveillé. Tiens ! au fait, c'est comme le dit la chanson :

*Le bon vin m'endort, l'amour me réveille.*

*Le bon vin m'endort, l'amour me réveille encor.*

Zalla veut chanter, mais il n'a ni sa guitare ni sa verve de tout à l'heure ; sa voix devient de plus en plus pâteuse, puis s'éteint... La sentinelle s'est endormie...

Le soleil darde ses rayons sur la route poussiéreuse, aucun souffle ne trouble la lourde atmosphère de ce jour d'été, seuls les insectes bourdonnent et s'affairent...

Le premier-lieutenant Landry n'est pas de bonne humeur. Il avait pensé obtenir un congé pour aller passer le *week-end* dans l'Oberland, où sa famille jouit d'heureuses vacances. Au lieu de la permission attendue, le premier-lieutenant a reçu un ordre précis de son capitaine : «Visiter tous les postes du secteur, inspecter les hommes, le matériel et la tenue générale. Produire un



*...Quelle ne fut pas sa surprise de voir près de la barrière du jardin deux chevaux, deux alezans sellés et harnachés qui mangeaient leur avoine. Aussitôt elle changea de couleur, car elle avait d'un coup d'œil reconnu la monture de Du Cossard...*

rapport détaillé ». Certes, ce n'est pas une agréable mission, il faut être suffisamment sévère pour l'accomplir avec fidélité, mais ne faut-il pas user de compréhension et se mettre un peu à la place de ces hommes qui ont une vie quasi primitive et qui ne sont certes pas là pour leur plaisir ?

Le premier-lieutenant est à bicyclette ; il roule à bonne allure ; d'ailleurs la route descend, il n'a pas d'effort à faire et il jouit du peu de fraîcheur que la vitesse lui procure. Après un virage dangereux, il arrive à proximité du fortin qui voisine la *Brebis Bêlante*.

« C'est curieux, se dit-il, je ne vois pas la sentinelle, elle est probablement dissimulée, mais m'aura déjà repéré ! »

Il s'approche : rien ne bouge, nul ne s'annonce.

« Ma parole, c'est le château de la Belle-au-bois-dormant ».

Cette pensée venait à peine de traverser son esprit que ses yeux s'arrêtent sur Zalla endormi, et dans quel sommeil !

Le regard exercé et pénétrant de l'officier a d'un seul coup établi et jugé la situation : « Sentinelle endormie, tenue négligée ».

Posément, sans se presser, il descend de sa machine, l'appuie contre le talus, puis, s'approchant du dormeur, lui enlève son fusil qu'il dépose à quelques pas. Ensuite, ayant regardé l'heure, il saisit André par les deux épaules et le secoue vivement de façon à produire une active réaction.

D'un bond, Zalla est debout, instinctivement il prend immédiatement la position, mais ne sait plus où il est, ce qu'il fait ni ce qu'on lui veut ; pourtant, il s'annonce à la vue de son supérieur :

— Mon premier-lieutenant, appointé Fonjallaz !

— Votre arme ?

— Numéro 241627.

— Votre arme ?

— Mon fusil ?

— Oui !

Zalla revient à la réalité, il prend conscience de sa position et blêmit ; en un instant il est dégrisé.

— Mon fusil ? je l'avais tout à l'heure...

— Et votre casque ? Et ce ceinturon, et cette tunique, qu'est-ce à dire ?...

— ...

— Vous êtes sentinelle, vous vous êtes endormi en tenue négligée. Nous sommes en mobilisation de guerre, vous savez ce que cela coûte. Rectifiez votre tenue, allez prendre votre arme et annoncez-vous !

André s'exécute prestement.

— Mon premier-lieutenant, fusilier Fonjallaz, sentinelle au fortin 424.

— Fusilier Fonjallaz, vous aurez de mes nouvelles.

— A vos ordres, mon premier-lieutenant.

— Repos !

Toujours très calme, le premier-lieutenant Landry prend sa bicyclette et se dirige vers le baraquement où le remplaçant du sergent lui annonce l'effectif et l'inspection se passe sans autre incident.

— Où sont les hommes de réserve ?

— Ils se promènent dans le rayon, mon premier-lieutenant.

— Caporal Sandoz, j'ai à vous parler, entretien de service.

— A vos ordres ! mon premier-lieutenant.

Les quelques hommes du poste, qui étaient paisiblement installés à l'arrivée de l'officier et qui n'ont rien pu constater d'anormal, se demandent quelle peut bien être la communication que leur supérieur transmet au caporal.

André n'en mène pas large ; jamais il ne s'est senti aussi mal à l'aise. Jamais non plus sentinelle ne fit plus consciencieusement son devoir sous l'implacable soleil. En allant et venant, il réfléchit et monologue :

« Qu'est-ce qui m'arrive ? Je crois que je fais un mauvais rêve... mais non, c'est bien la triste réalité... Et tout

cela serait encore peu de chose si je n'avais pas tant besoin de ces galons d'appointé... Ah Randin ! tu m'as porté malheur... »

Involontairement, une chanson monte à son esprit :

*Beaux rêves d'or de mes jeunes années,*

*Beaux rêves d'or, qu'êtes-vous devenus ?*

Torturé, retournant le problème en tous sens, aucune solution ne se présente, aucun alibi n'est possible ; et même si, tenant compte du passé, on le grâciait de la peine, jamais on ne pourrait, après pareil abandon de poste, lui donner les galons, non, jamais !

Devant l'inévitable, André est effondré, il fait figure de condamné à mort ; aussi est-ce très froidement qu'il accueille deux de ses camarades qui viennent causer un peu.

— Dis donc, Zalla, que t'a-t-il dit notre « juteux » ? Il en a du cran de venir par une pareille chaleur !

— Comme il n'est pas gras, il ne risque pas de fondre, ajoute l'autre, railleur.

— Mais qu'as-tu donc, mon vieux ? On dirait que tu es à un enterrement.

— Laissez-moi tranquille.

— Quelle tête tu fais ! S'il est venu t'annoncer les galons, ce n'est pas une raison pour te monter en épingle...

— T'a-t-il assommé ? Il t'a complètement tourné la boule !

— Dis donc, Zalla, tu ne dis rien ! Faut-il mettre un timbre pour la réponse ?

Le regard sombre, André s'éloigne sans mot dire ; il ne pourrait parler, car s'il tentait une explication, il éclaterait en sanglots... Comme un grand trou noir est ouvert devant lui. Déjà il se voit devant toute la compagnie, appelé devant le rang, écoutant la lecture du rapport, la conclusion du capitaine, la menace du « tourniquet »... et puis, il entrevoit la peine... Savatan, la bête noire des délinquants...

« Comment, moi à Savatan... le futur beau-fils du premier-lieutenant Desmoulin ?... C'est impossible, il serait implacable... Pour lui, un homme qui a failli à l'honneur militaire, ce n'est pas un homme... Ah ! qu'ai-je fait ?... Je ne mérite pourtant pas cela, surtout que je m'étais si bien tenu jusqu'à aujourd'hui. Randin disait qu'on est si faible ; au fait, c'était vrai, il faut si peu pour briser toute une vie... Ah ! si au moins je t'avais écouté, vieux frère... Tu étais inspiré quand tu es venu me voir. Maintenant c'est trop tard ! Comment vais-je me sortir de là ? »

\* \* \*

Zalla est littéralement effondré dans la paille du cantonnement. Les hommes du poste, mis au courant, sympathisent de tout cœur, même sans connaître la raison profonde du chagrin de leur bout-en-train. On croirait que la mort à passé.

— Tout de même, Zalla... un si bon copain... le tourniquet<sup>1</sup>... Savatan... Ils ont malgré tout le sens de la responsabilité et de l'honneur, et même si parfois ils trouvent le temps long et la patrie exigeante, ce sont de vrais, de bons Suisses. Et puis, ceux qui ont fêté avec André sentent leur part de responsabilité.

— Cela me serait aussi arrivé, oui bien sûr, explique « Banago ». Quand je suis rentré, je n'en menais pas large !

— Moi non plus, ajouta le « Rouquin » ; j'étais bien content de pouvoir me coucher un moment avant d'avoir à me présenter.

— Voyons, César, dit le sergent, ne t'es-tu pas rendu compte que Fonjallaz n'était pas en état de poser ? Tu aurais pu rester encore à sa place.

— J'avais déjà fait deux heures et demie, et moi aussi j'avais soif et sommeil.

— Bref, rien ne sert de discuter là-dessus ; Messieurs nos officiers examineront la chose à fond, n'ayons pas peur.

<sup>1</sup> Tribunal militaire.

— C'est tout de même bien « embêtant », ajoute le sergent.

Personne ne mange avec appétit. Zalla, lui, ne veut rien, absolument rien.

— Pourvu qu'il n'en fasse pas une maladie, dit tout bas le caporal Sandoz, il en serait capable.

La relève continue dans un calme plat ; la guitare de Zalla s'est tue, le portrait du joyeux artiste reste en suspens, la face tournée au mur. Le service s'effectue ponctuellement, sans accroc mais sans verve. Ceux qui vont encore à la *Brebis Bêlante* le font comme en cachette.

• • •

Rosette a reçu des nouvelles, une longue lettre contenant le récit de l'aventure avec tous les détails désirables et dans laquelle André n'a pas cherché à se disculper. C'est un pauvre pécheur repentant qui implore le pardon de sa fiancée et qui sollicite une aide précieuse pour la solution de « son problème ».

La jeune fille a tout d'abord été atterrée : « Comment papa prendra-t-il la chose ? ce sera extrêmement difficile, se disait-elle ; il serait capable de ne pas vouloir pardonner. L'affaire se complique sérieusement ! »

Dans l'angoisse qui l'étreint, Rosette essaie de prier — ne le fait-elle pas chaque soir ? — Mais maintenant qu'elle jette vers le ciel un cri, un appel au secours, ce ciel lui semble fermé ; pourquoi, Seigneur ? Essayant de lire sa Bible, elle ne trouve rien. Cette lecture semble être tout à fait à côté de ses préoccupations. Qu'est-ce que cela veut dire pour elle ? Non, cela n'a rien à voir avec cette histoire qui lui déchire le cœur. « Ce qu'un homme aura semé, il le moissonnera aussi... »

Rosette, appuyée sur le rebord de la fenêtre où fleuraient ses géraniums, dans l'agréable douceur du soir, comme bercée par le tintement des clochettes des troupeaux, réfléchit ; son esprit aussi bien que son cœur travaillent. La paix du soir, le calme de la nature sont comme un affront devant le désarroi de la jeune fille...

Pourtant, la sérénité des choses, la douce brise qui caresse son visage rougi par les larmes finissent par agir sur le moral de Rosette, qui arrive peu à peu à considérer les faits plus froidement et à définir l'état actuel de la situation.

La jeune fille reconstitue le drame, elle voit en son esprit chacun des événements, ils se présentent avec une étonnante précision. A partir de l'intervention de Randin et les réflexions d'André, son attitude à elle dans cette conversation, puis, dans un soupir... ses conséquences ! « Ce qu'un homme aura semé », dit la Parole de Dieu... « Et ce que j'ai semé, moi, Rosette Desmoulin, dans mon stupide orgueil, je le moissonne aujourd'hui, ce n'est pas allé bien long... »

Mais tout n'est pas perdu... Au fur et à mesure que son attitude se transforme, Rosette reprend confiance. Tandis qu'elle s'humilie, le ciel s'entr'ouvre pour elle.

« Il faudra que cela change chez moi, et sérieusement », dit tout haut la jeune fille.

Sur la base de cette résolution, consciente de sa vraie situation devant Dieu, Rosette prie maintenant, exposant sa détresse présente et se donnant entièrement à Lui corps et âme, lui remettant avec confiance l'issue de cette affaire, demandant que cela serve également au salut de celui qu'elle aime.

Calme et sereine, tard dans la soirée la jeune fiancée fait courir sa plume. Avec beaucoup de délicatesse, elle expose ses réflexions à André ; elle se garde bien de le condamner, de lui faire des reproches, mais lui ouvre son cœur ; elle lui parle de son orgueil, de ses péchés à elle, de ses misères...

« ... Vois-tu, lui dit-elle, vois-tu mon Dédé, je crois que nous devons mettre Dieu à la toute première place dans notre vie, et même signer la tempérance sans regarder à qui que ce soit, pas même à l'oncle Alphonse. Notre vie dépend de Dieu et de nous ; ne soyons pas

des sots qui sacrifient leur bonheur à de vaines considérations. Peut-être que cette triste expérience sera pour notre plus grand bien, puisqu'elle nous aura appris à nous défier de nous-mêmes ».

André a lu et relu ce message ; les réflexions de Rosette sont exactement ce dont il a besoin, c'est la lumière qui jaillit dans son âme. Il médite ces pages pleines d'amour et tout empreintes de sérieux et du désir d'un bonheur solide. Aucune allusion aux difficultés, à ce que pourra penser M. Desmoulin, aux démarches possibles de Du Cossard. Remettre sa vie à Dieu ; Il fera le reste. « Oui, elle a raison, la brave petite ! »

André a saisi ; la lettre de Rosette l'a convaincu ; homme droit, ayant le sens de l'honneur, il a été profondément humilié de sa faiblesse et de sa faute. Dans son humiliation, il a crié au Dieu qui pardonne et qui donne la force.

Après trois jours de véritable prostration, il se leva un matin comme un ressuscité ! Quel soulagement pour ses camarades qui, sérieusement, s'inquiétaient pour sa raison. Le sourire a repris sa place sur les lèvres du soldat et ses yeux ont retrouvé leur lumière. Pourtant, toute son attitude a quelque chose de plus sérieux, une empreinte qui impose le respect. La guitare reste suspendue, car enfin les conséquences sont là, il faudra vider la coupe jusqu'au bout.

Peu avant l'heure de la « démob », Fonjallaz a reçu son verdict : « Blâme sévère, et la peine, qui s'élève à un mois de Savatan ». Peine réduite à son minimum, vu la bonne réputation de Zalla.

André accepte sans broncher, puis il assiste à la nomination de trois de ses camarades au grade d'appointé, et tandis que la troupe joyeuse se disperse, il se prépare à partir plein de courage purger sa peine, soutenu par sa foi toute fraîche mais profonde et par sa fiancée fidèle et dévouée.

La jeune fille a très franchement mis ses parents au courant de la faute d'André. Le père, qui ne se méfie pas de l'intimité de ce dernier avec sa fille et qui continue de ne penser qu'à Du Cossard, n'a pas dit grand' chose :

— Cela peut arriver. Au service, un homme passe par de drôles de moments. Toutefois, André aurait dû faire plus attention. Il apprend à ses dépens. Moi, par exemple, j'ai accompli bien des mois de service, voire des années, je n'ai jamais été puni d'arrêts de rigueur et surtout pas de « clou » après le service.

— Mais tu les aurais parfois mérités, lança doucement sa femme, à la grande joie de Rosette.

— Hum, je ne sais pas, en tous cas je n'en ai jamais eu.

— Parce que tu ne t'es pas fait prendre !

— Enfin quoi, je puis dire que je ne connais pas cela.

— C'est vrai, mon cher, je le reconnais.

Mme Desmoulin ne contredisait que très rarement son époux et surtout pas dans des questions d'ordre militaire ; cependant, la digne femme n'avait pas les mêmes raisons que son mari pour ne pas avoir remarqué l'affinité qui s'était créée entre Rosette et André, elle souhaitait ce rapprochement depuis longtemps ; aussi, par son attitude et ses réflexions, cherchait-elle à débayer un peu le terrain et à atténuer si possible le délit aux yeux du premier-lieutenant.

Rosette ne put s'empêcher de lui dire merci, d'ailleurs sans commentaire, quand elle l'embrassa à l'heure de gagner sa chambre pour la nuit.

Les gens de cœur n'ont souvent pas besoin de parler beaucoup pour se dire bien des choses.

L'oncle Alphonse, le sergent-major, prit la chose au tragique ; il fut très courroucé et accourut chez la veuve pour vider son cœur et crier au scandale. Selon lui, la famille Fonjallaz était déshonorée pour toujours ; il ne pouvait comprendre comment son propre neveu, le fils de sa sœur, s'était laissé choir à pareille abjection et se félicitait de ce qu'au moins il ne portait pas le même nom que lui.



« J'ai, dit-il, six cent trente-deux jours de mobilisation à mon actif, tu m'entends ? six cent trente-deux. Eh bien, jamais, non jamais, on n'a pu me surprendre en défaillance, et j'avais affaire à des officiers qui n'avaient pas froid aux yeux, je t'assure... »

Quand il eut terminé son réquisitoire enflammé, sa sœur lui répondit très tranquillement :

— Tu es toujours insouciant, Alphonse ; tu ne vois pas ta part, ta lourde part de responsabilité dans cette affaire !

— Tu ne vas pourtant pas continuer avec tes théories de l'autre jour ?

— Je n'y changerai rien, absolument rien ; si tu es déshonoré, c'est aussi ta faute. Mais peut-être que tout cela est voulu afin que notre André réalise une bonne fois sa faiblesse et recherche la force là où elle est en dehors de lui et des humains. Peut-être aussi saisis-tu que tu es un propre juste, un égoïste orgueilleux de ne pas vouloir approuver l'œuvre de la Croix-Bleue qui travaille au salut des buveurs et à la préservation de la jeunesse. D'autant plus qu'elle a des principes basés sur le pur Evangile prêchant le salut et la victoire par Jésus-Christ seul.

— Je te remercie pour tes déclarations ; j'y penserai. Cependant, laisse-moi te faire remarquer que tu ne mets pas des gants de laine pour faire tes remontrances... Au revoir, ma sœur.

— Au revoir, Alphonse.

Le sergent-major passait par une expérience, qui n'avait rien pour l'enthousiasmer, en sortant de cet entretien. Par moments il reprenait ses arguments et sa colère montait ; il brandissait sa canne, ce qui n'avait d'ailleurs aucune espèce d'importance, les sapins qui l'entouraient restaient parfaitement indifférents. Puis se ravissant, il était comme anéanti en méditant les paroles de sa sœur. Tour à tour, il s'accusait ou se posait en victime. « Quand même, gémissait-il, c'est un peu fort, maintenant me voilà responsable, comme on m'arrange ! » Puis l'autre point de vue s'imposait à lui, avec une précision toute particulière, et comme au fond il avait bon cœur et qu'il était foncièrement chrétien, la conclusion peu à peu se fit jour. Sans excuser André, il se dit que les accusations portées contre lui par sa sœur étaient justifiées. Cela coûterait cher à son orgueil, mais il céderait.

• • •

L'aventure a très vite fait le tour du village, suscitant ici et là différents commentaires plus ou moins charitables. Randin fut très peiné ; il se reprocha vertement de n'avoir pas su assez insister et tout de suite se demanda comment il pourrait même maintenant venir en aide à son camarade.

Comme il y pensait depuis quelques jours, il reçut une lettre du soldat ; ce message le remplit de joie, ses prières étaient malgré tout exaucées. André disait entre autres choses qu'aussitôt rentré chez lui, il signerait un engagement d'abstinence à vie et s'engagerait résolument dans une autre voie.

« ... Avec toi, écrivait-il ; tu m'aideras et me conseilleras ». C'était trop de bonheur et trop d'honneur aussi pour l'humble abstinant qui répondit par retour du courrier par un message touchant et affectueux.

• • •

André rentra un samedi soir. Naturellement, Rosette s'était arrangée pour se trouver à la poste avec « Gandhi », qui pourrait bien remonter et le sac et le fusil.

La rencontre des jeunes gens fut tout de suite empreinte de cordialité ; ils purent tous les deux constater combien cette expérience les avait rapprochés et mûris.

— Que d'aventures en quelques semaines, n'est-ce pas ?

— Mais tout est bien.

— Oui, tout est bien.

Le dimanche, après le repas, les mêmes hôtes que deux mois auparavant se trouvaient réunis chez Mme

Fonjallaz. Il y avait aussi sur la table le même service à café, le sucrier et des bricelets.

André était gai, mais plus réfléchi ; Rosette aussi avait évolué largement et l'oncle Alphonse ne discutait plus.

— J'ai tenu à ce que vous soyez tous présents aujourd'hui, commença André. Vous savez ce qui m'est arrivé, je reconnais ma faute ; j'aurais dû céder aux sollicitations de Randin. J'ai voulu que vous soyez témoins tandis que je signerais un engagement d'abstinence total pour toute ma vie...

— Je signe avec toi, dit Rosette.

Quand les jeunes gens eurent apposé leur griffe au bas du papier que Randin avait soigneusement préparé, l'oncle Alphonse commença :

— Eh bien, je ne veux pas rester en arrière, vous aurez bien une formule pour moi, Randin ?

— Tu signes aussi, oncle Alphonse ? s'écria André, surpris.

— Mais oui, pourquoi pas ?

— Mais...

— Quoi, « mais » ?...

— Et la liberté glorieuse ?

— J'en use, et librement renonce à ce qui peut faire tomber quelqu'un de plus faible que moi et pour aider au relèvement de ceux qui en ont besoin.

— Bravo ! M. Alphonse, s'écria Randin ; je n'attendais pas moins de votre part ; vous prouvez que vous êtes un homme de cœur. Cependant, mes amis, ce n'est pas tout ; un engagement, c'est un excellent départ, mais ce n'est qu'un départ, dans la Croix-Bleue nous avons pour devise : *Evangile et Tempérance*. La tempérance sans l'Evangile serait bien peu de chose, il faudra se serrer les coudes pour marcher sur la route étroite en regardant au Sauveur qui nous inspire et nous garde.

— D'accord, Randin, tout à fait d'accord !

C'est dans l'allégresse que se termina cette petite réunion de famille. Avant de se séparer, l'abstinant prononça une prière à laquelle chacun put dire « amen » de tout son cœur.

Rosette sortit tout illuminée pour rentrer chez elle vers seize heures ; quelle ne fut pas sa surprise de voir près de la barrière du jardin deux chevaux, deux alevans sellés et harnachés qui mangeaient leur avoine. Aussitôt elle changea de couleur, car elle avait d'un coup d'œil reconnu la monture de Du Cossard.

Pénétrant dans la maison, elle y trouva en effet le lieutenant accompagné de sa sœur, une grande amazone très allurée ; tous les deux étaient habillés avec une recherche et un clinquant excentriques, choquants pour une jeune personne aussi bien élevée que Rosette.

— Ah ! te voilà, dit le père Desmoulin ; où avais-tu donc passé ? je t'ai cherchée dans toute la maison. Viens dire bonjour, M. le lieutenant Du Cossard nous fait l'honneur de sa visite et vient nous présenter sa sœur ; tu seras heureuse de faire sa connaissance. Mademoiselle Séraphine Du Cossard, je vous présente ma fille.

Rosette s'inclina légèrement et esquissa un « charmée » qui voulait presque dire le contraire.

De son côté, Du Cossard s'était levé et, s'étant obséquieusement courbé, il baisa la main que Rosette lui tendait, pour la plus grande confusion de la jeune fille.

Cependant Mme Desmoulin avait trouvé des verres, son époux débouchait avec égards et cérémonie une bouteille de *Neuchâtel* et versait avec un art tout particulier, puis l'honorable société s'apprêta à porter un toast à la santé des visiteurs.

Rosette ne bougea pas.

— Alors, tu ne bois pas, Rosette ? dit le maître de céans visiblement contrarié.

— Non, merci, je n'ai pas soif.

— Mais enfin, ce n'est pas une raison !

— J'ai signé la tempérance.

— Sans le consentement de ton père ?

— Effectivement.

— Allons, pas de bêtise, ma fille.

Cette conversation devenait ridicule devant des étrangers. Mme Desmoulin, qui jouissait d'un don tout particulier de maîtresse de maison, coupa court :

— A propos, M. Du Cossard, nous sommes vraiment satisfaits de votre cheval, il répond exactement à nos besoins.

M. Desmoulin était inlassable, la conversation ne risquait plus de languir.

Rosette en profita pour examiner à loisir le lieutenant et sa sœur ; elle les comparait mentalement à André et se demandait comment son père pouvait être envoûté à ce point.



*... Le regard exercé et pénétrant de l'officier a d'un seul coup établi et jugé la situation : « Sentinelle endormie, tenue négligée... »*

— J'en suis heureux, Madame, très heureux ; d'ailleurs, j'en étais sûr, ce qui sort de la maison Du Cossard est toujours de toute première qualité.

— Je n'en doute pas, poursuivit la bonne dame en se pinçant les lèvres.

Heureusement, on pouvait toujours parler de politique et de questions militaires, et comme sur ce dernier sujet

SérAPHINE riait très fort et sans grâce, avait des manières vulgaires et vidait son verre sans se faire prier, si bien que Mme Desmoulin ne pouvait pas ne pas jeter de temps à autre un petit coup d'œil d'intelligence à sa fille.

Rosette se murait dans une réserve hostile ; elle ne voulait à aucun prix laisser le moindre espoir à Du

Cossard, et même si possible lui enlever toute velléité de pousser plus avant ses investigations amoureuses.

Après la collation, on fit le tour de la propriété, et comme cela se devait, on réserva une visite assez longue à « Gandhi ».

Dans la promenade autour du domaine, le beau lieutenant s'efforçait d'escorter Rosette et la poursuivait de ses assiduités sans avoir l'air de comprendre qu'on le traitait en indésirable. Pourtant, n'obtenant que le succès que la politesse exigeait, il se rabattit sur le père, qu'il sut flatter pour son agriculture et ses méthodes, feignant de s'intéresser au plus haut point aux résultats obtenus. Il prit un ton un peu chagrin pour affirmer que lui aussi aimait beaucoup la terre et les cultures, mais qu'il était pour le moment bien handicapé par la mobilisation et par le manque d'une femme vraiment campagnarde pour diriger la maison, Mlle Séraphine se vouant plutôt à une activité intellectuelle.

Du Cossard appelait « activité intellectuelle » les banales occupations de sa sœur qui, se levant très tard, passait ses matinées à refaire son maquillage et le reste de la journée à lire des romans à quatre sous ou à feuilleter des journaux de mode en grillant des cigarettes. Naturellement, elle se couchait tard aussi et fréquentait des compagnies à l'avenant. Deux ou trois fois par mois, elle partait en voyage pour une destination imprécise et en revenait les yeux bouffis de sommeil et se plaignant de maux de tête.

Ce que le beau lieutenant ne disait pas, c'est que lui aussi aimait la grande vie, que ses affaires n'étaient point aussi bonnes qu'il voulait bien le laisser entendre et qu'il aurait été très heureux de redorer son blason par un mariage cosu ou en tous cas aisé.

M. Desmoulin se laissait enthousiasmer ; toutefois, dans de courts instants, la voix du jeune homme lui semblait sonner creux ; il ne savait pourquoi.

D'autre part, plus la visite se prolongeait, plus le père était énervé par la conduite de sa fille. Aussi quand les Du Cossard, montés sur leurs coursiers, eurent disparu derrière les premiers arbres de la forêt, ce fut une véritable explosion :

— Rosette, je ne te comprends pas ! Tu es insupportable, tu te conduis comme une jeune fille mal élevée ; qu'est-ce que cette histoire de tempérance, et ce mutisme, et cette tête à faire « trancher » le lait ? Les femmes sont indéfinissables, on ne peut jamais compter sur elles ! Pour peu que M. Du Cossard soit susceptible, il ne remettra jamais les pieds ici et tu auras manqué un beau parti...

Rosette ne perdit pas la tête, elle connaissait l'amour aveugle mais sincère de son père, et elle savait aussi comment elle devait s'y prendre pour apaiser sa déception.

— Es-tu si pressé de me voir vous quitter, papa ?

Elle n'eut pas besoin d'en dire davantage, le père était vaincu.

— Mais non, mais non, mais enfin, tu nous quitteras un jour ; je désire que tu sois bien mariée et je ne dois pas laisser passer une belle occasion, même si nous devions être privés de toi.

— Une belle occasion, c'est peu de chose, petit père ; ne vaudrait-il pas mieux attendre la « bonne » occasion, ou si tu préfères, la *seule* occasion possible, celle où je pourrai aimer l'homme qui voudra être mon époux et dans laquelle je serai certaine d'être aimée en retour ?

— Justement, je crois que Du Cossard est amoureux de toi, j'en suis même certain.

— Du Cossard est galant avec toutes les filles et n'est pas capable d'en aimer une.

— C'est un garçon qui souffre de la solitude, il me l'a dit.

— Dis-moi tout ce que tu voudras, je n'en veux rien, et s'il revient, laisse-moi faire, je me charge de lui montrer la sortie ; ce n'est pas parce qu'il nous a vendu un bon cheval que je vais lui sauter au cou.

— Mais il n'est pas question de cela !

— Eh bien, ce n'est pas parce qu'il aura bientôt deux « ficelles » à sa casquette militaire que tu vas me livrer à lui !

— Rosette, tu es impolie avec ton père ; il n'est pas question de te livrer à qui que ce soit.

— Bien, je t'en remercie ; d'ailleurs, j'ai pleine confiance en toi, mais veux-tu respecter les inclinations de mon cœur ?

— Est-ce que par hasard ?...

Rosette rougit violemment.

— Pourquoi pas ? Si tu penses à mon avenir, je puis y songer aussi, n'est-ce pas ?

— Peut-être... Mais pourrait-on connaître l'identité de l'heureux élu ? Il me semble qu'on pourrait en parler à ses parents !

— Il y a un temps pour tout, papa, et ne m'as-tu pas toi-même raconté que tu avais un beau jour conduit maman chez grand-papa sans l'avoir prévenu auparavant ?

— Mais moi j'étais un garçon, ce n'est pas la même chose. Je puis tout de même prendre soin de ma fille unique !

— Tu seras fier de ton gendre.

— Je n'en doute pas, mais il est pour moi un illustre inconnu.

— ... Qui n'a pas de sœur intellectuelle !

— C'est quelque chose.

— C'est un homme de cœur.

— Je n'en doute pas, mais est-il au moins capable d'assurer ton bonheur, de gagner normalement sa vie, a-t-il quelque fortune ? Tout cela joue un rôle dans la vie, tu sembles l'ignorer ; le cœur, c'est bien beau, mais ce n'est pas tout. Et... la patrie peut-elle au moins compter sur ses services ?

— C'est un excellent tireur...

— ... Non, ma fille, sois raisonnable, ménage ton vieux père, tu ne vas pourtant pas m'imposer un beau-fils qui a été à Savatan pour abandon de poste ?...

— Pourquoi pas ? A tout péché miséricorde, on en voit de drôles au service militaire, c'est toi qui l'as dit, il a purgé sa peine et, pour ne pas choir à nouveau dans le même travers, il a signé aujourd'hui même un engagement d'abstinence à vie. J'ai signé avec lui, c'est pourquoi je ne pouvais boire avec le lieutenant.

— Tu vas tuer ton père, malheureuse !... Ah ! que les enfants sont ingrats ! Ils foulent aux pieds les plus chers désirs de leurs parents, puis les narguent sans pitié ! Sors d'ici immédiatement, j'ai besoin d'être seul ; sache que tu me fais beaucoup de peine.

— Je le regrette, papa, ajouta Rosette très émue, mais le cœur a des raisons que la...

— ... Sors d'ici, te dis-je, surtout pas de discours !

Rosette obtempéra, laissant son père presque suffoqué par ce qu'il venait d'apprendre. Son envoûtement pour le lieutenant lui avait complètement bouché les yeux et le pauvre homme qui croyait toujours commander tout le monde comme il le faisait autrefois avec ses soldats, se trouvait devant un fait accompli ; sa propre fille, jusqu'ici si soumise, lui résistait dans ses plans les plus chers. Jamais il ne la verrait au bras d'un officier. Non seulement elle épouserait un simple soldat, mais un soldat qui a manqué au devoir le plus sacré... Par-dessus tout cela, comme si la coupe n'était pas déjà pleine, elle signe la tempérance pour la vie et attire ainsi sur le nom qu'elle porte la réprobation publique...

Le coup était terrible pour le père Desmoulin ; sa femme eut un sentiment de grande commisération quand elle monta une demi-heure plus tard, après s'être entretenue avec Rosette.

— Mon pauvre Edmond, lui murmura-t-elle.

— Oui, tu peux le dire, à tout âge il faut faire des sacrifices.

— Mais tu verras, tout sera pour le mieux ; c'était si naturel.

— Pour toi peut-être...

Mme Desmoulin regagna sa cuisine un peu rassérénée.

« Il est vraiment surpris, se dit-elle ; c'est un choc terrible, mais il admet qu'il est vaincu, il y a de l'espoir... »

Rosette se sauva chez son voisin ; elle le trouva déjà occupé aux soins du bétail.

— Ils sont partis ? dit-il d'un air interrogateur et un peu anxieux.

— Oui, pour toujours je crois ; j'ai cassé les vitres avec papa...

— Et alors ?...

— Cela va dur, mais il cédera, il faut avoir confiance. Je me salue, au revoir !

André est dans « ses petits souliers » ; il sent maintenant encore mieux tout le poids de sa faute. Il prie son Dieu de le sortir de ce bourbier par le moyen qu'il jugera opportun.

M. Desmoulin, un peu revenu de son émotion, a eu une longue conversation avec sa femme. Il l'a tout d'abord accusée de connivence et de tromperie ; lui, l'homme de devoir qui ne veut que le bien de sa famille, a été berné et trompé scandaleusement !

Mme Desmoulin l'a laissé dire. « Cela lui fait tant de bien de se décharger sur quelqu'un », pensait-elle. Puis elle lui parla doucement :

— Tu t'es emballé pour ce Du Cossard, mais tu le connais si peu, et il n'y a pas longtemps qu'il est dans la région. Puisque tu voulais le bonheur de Rosette, tu aurais pu prendre quelques renseignements.

— Mais ses galons sont une certaine garantie.

— Voyons, mon cher, est-ce bien toi qui dis cela ? Je ne te reconnais plus. Ecoute, je n'en sais pas bien long sur son compte, mais j'ai ouvert l'œil, je n'aurais pas aimé qu'il devienne notre gendre. Il n'est d'ailleurs pas trop tard pour tenter une petite expérience, cela t'aidera peut-être à céder. Tu dois aller aux Verrières pour tes affaires, pourquoi n'irais-tu pas demain par exemple ? Et puis, pendant qu'on ferrera ton cheval, il te sera assez facile de susciter quelques réflexions, puisqu'il te vient de Du Cossard. A la banque aussi, ton ami Deslile pourra certainement te renseigner.

— Enfin, qu'est-ce que tu veux que ça me fasse, puisque, si jamais il se présente, je serai forcé de l'éconduire après l'avoir encouragé... Ce sera du joli !

— Tu verras que cela te sera moins désagréable que tu ne le crois.

— Alors, tu sais quelque chose ?

— Non, rien de précis, je t'assure, mais j'ai des yeux et des oreilles, et je te répète que je n'aurais pas aimé qu'il devienne l'époux de Rosette.

— Tu t'es montée contre lui ; si tu l'avais vu en beau, Rosette aurait vite oublié cette inclination absurde et tout serait bien allé.

— Tu te trompes, mon cher, tu te trompes, j'en suis sûre !

Convaincue et soulagée, Mme Desmoulin s'est endormie, laissant son époux à ses réflexions.

— C'est bon, finit-il pas conclure, j'irai et nous verrons.

Pourtant, en reconstituant les faits, M. Desmoulin, qui est intelligent, se souvient maintenant de différentes attitudes du beau lieutenant ; il pressent que sa femme a raison, mais ne veut pas se l'avouer encore.

Le lendemain donc, après avoir « gouverné » son bétail, le paysan a attelé « Gandhi » à la petite voiture, il a revêtu sa roulière bleue, puis est parti en direction des Verrières.

— Je rentrerai pour traire ce soir, dit-il en fouettant son cheval.

Le voyage se poursuivit sans incident ; pourtant, à la forge, le brave paysan ne put rien apprendre, il n'y avait qu'un employé suisse allemand ; le café attendant était vide. A la banque, il apprit que M. Deslile était en vacances. Décidément, son enquête allait avorter. Aussi est-ce de bonne heure que M. Desmoulin s'installait au restaurant où il comptait déjeuner. Il aurait pu

tout de suite reprendre le chemin du hameau, mais il tenait au but de son voyage et ne désespérait pas d'appréhender quelque chose.

Le maître s'était installé confortablement dans une encoignure d'où il pouvait sinon tout voir, du moins tout entendre sans attirer les regards.

Tandis qu'il attendait les événements, plongé dans la lecture de la *Feuille d'avis*, son cheval dételé s'ennuyait devant un râtelier de mauvais foin que lui avait servi un interné polonais.

Peu à peu la salle à boire s'est remplie de clients qui viennent prendre l'apéritif. Tout à coup, le lecteur est arrêté. Non loin de lui, mais ne pouvant l'apercevoir, il entend la voix bien connue du lieutenant Du Cossard qui plaisante avec des camarades.

— A propos, comment vont les amours ? dit quelqu'un.

— Oh ! assez doucement ; je vais essayer de frapper le grand coup.

M. Desmoulin retint sa respiration.

— Es-tu allé hier, comme tu l'avais pensé ?

— Oui ; je n'ai guère fait d'avance, la fille est très réservée ; quant au père, c'est un gros benêt que je posséderai assez facilement.

— Tu l'as impressionné avec tes galons ?

— En tous cas ! Il en a été presque ébloui ; c'est encore de la vieille école, d'ailleurs à tous points de vue. Il m'a fait voir son domaine ; il est vingt-cinq ans en retard, plante les pommes de terre à la pioche et ne veut pas entendre parler d'engrais chimiques ou de traitements. Au fait, peu importe, il a du « pèze » qui me conviendrait bigrement ; c'est fait pour rouler, voyons !... La fille est vraiment jolie, je la crois un peu mômère, mais c'est une qualité ; elle restera au moins toujours à la maison et je crois qu'elle saura faire « gazer » les affaires. Il faudra la dresser un peu les premiers temps, elle risque d'essayer de pleurnicher, puis elle s'habitue et tout sera pour le mieux.

M. Desmoulin n'avait pas perdu une syllabe, malgré l'inévitable bruit d'une salle de café. Il avait beaucoup de peine à se contenir et aurait très volontiers appliqué son point de soldat sur la figure du beau parleur.

— Oui, continuait Du Cossard, je tâcherai de brusquer les choses ; si ça traînait, cela irait mal pour moi et c'est maintenant le moment de me caser !

Après cette conclusion, les hommes réglèrent leur consommation et s'en allèrent non sans avoir librement plaisanté la sommelière.

Le père Desmoulin était servi, il n'aurait pu être mieux renseigné. Tout en mangeant un bifteck heureusement assez dur, il réfléchit et se hait lui-même, maudit son manque de clairvoyance et son entêtement. « Il m'a traité de « gros benêt », il n'aurait pu mieux dire ; se laisser prendre par cet espèce d'escogriffe ce n'est pas intelligent de ma part. Viens seulement chez moi, tu vas voir comment nous brusquons les choses... »

« Gandhi » avait mangé pour passer le temps, mais sans plaisir.

La rentrée fut rapide. Le pauvre cheval, qui pourtant n'en pouvait rien, essayait l'humeur du patron qui ne le ménageait pas. Aussi était-il blanc d'écume quand il stoppa dans la cour de la ferme.

Rosette accourut pour dételer et s'empressa de « bouchonner » l'animal avec de la paille. Elle fit attendre un moment avant de le laisser boire.

Le père Desmoulin s'était précipité vers son épouse.

— Tu avais raison, ce Du Cossard est une fripouille, un scélérat, un bandit, un gangster ! Qu'il vienne seulement, je l'attends de pied ferme !

Mise au courant du détail, Mme Desmoulin n'est pas trop surprise, mais elle était quand même trop charitable pour avoir soupçonné un pareil état d'esprit.

— Tu vois que je ne m'étais pas trompée, dit-elle ; et s'il n'y avait pas eu ces galons, tu y aurais vu clair beaucoup plus tôt toi aussi.

— Bien sûr ! Ah ! que les temps ont changé, on ne sait plus à qui se fier aujourd'hui.



Rosette fut frappée de l'attitude de son père ; elle ne connaissait pas le but véritable du voyage aux Verrières, mais elle sentit que l'atmosphère était changée. A la première occasion elle le souffla à André :

— J'ai l'impression que cela s'arrangera ; prépare ton petit discours, d'ici quelques jours tu pourras peut-être te présenter et sans galons encore...

Elle n'aurait pu si bien dire. Le soir, vers vingt-deux heures et demie, M. Desmoulin s'apprêtait à faire une petite tournée d'inspection avant de se livrer au sommeil, quand son attention fut attirée par un bruit assez fort qui venait de l'écurie. Il y courut aussitôt et fut stupéfait de trouver « Gandhi », couché sur le flanc, qui donnait de violents coups de pieds à tort et à travers, risquant de fracasser les parois de son boxe.

« Il doit avoir des coliques, pauvre bête ! Que faire ? Il faudrait le faire lever en tous cas et lui donner un peu de mouvement, mais ce n'est pas facile, car il faudrait d'abord l'approcher et le détacher ».

Comme Rosette arrivait, son père l'envoya immédiatement chercher André.

— Il est jeune, dit-il, et s'y connaît en ce qui concerne les chevaux...

— ...C'est seulement dommage qu'il ait été à Savatan, murmura la jeune fille en s'éclipsant.

André ne se fit pas prier ; bientôt il était sur place et détachait la bête en furie, puis réussit à la faire se mettre sur ses pieds, la fit sortir et se mit à la promener.

Au bout d'un moment il rentra, disant :

— Je crois que cela ira.

Mais peu après une seconde crise, plus intense encore que la première, se déclarait.

— Il faut vite appeler le vétérinaire, il a d'excellentes piqûres contre les coliques.

En attendant l'arrivée du praticien, André recommença sa promenade au clair de lune après avoir ingurgité au malade une potion dont il avait la recette.

Vers une heure du matin, le vétérinaire arrivait ; il administra ses remèdes, donna des conseils, mais n'eut que peu d'espoir. Il constatait à certains indices les progrès de la maladie. Pourtant, à cinq heures, il s'en alla.

Le moment de « gouverner » le bétail étant venu, on ne fit que surveiller « Gandhi » qui n'avait pas trop mauvaise mine, si bien que l'espoir de le sauver renaissait petit à petit.

Vers neuf heures, les crises reprenant de plus belle, André courut au téléphone. Le vétérinaire lui conseilla tout simplement de saigner l'animal afin d'en tirer si possible encore quelque chose à la boucherie.

Dans une accalmie on fit sortir « Gandhi », qui n'avait plus guère de force, et devant la porte de son écurie il s'abattit, faisant peine à voir.

André n'hésita plus : il planta dans la gorge de la pauvre bête le grand couteau qu'on avait préparé, et comme le sang jaillissait sous les yeux attendris de toute la famille, on entendit le bruit d'un équipage.

C'était le lieutenant Du Cossard qui arrivait en grande pompe pour « brusquer les choses ».

A vrai dire, il jouait de malchance et n'aurait pu plus mal tomber, car au moment où un paysan saigne son cheval, ce n'est guère indiqué de faire le joli garçon.

— Qu'est-ce qui arrive ? fit-il étonné.

— Vous le voyez bien, lui jeta André, un officier de cavalerie doit savoir ce que c'est qu'un cheval qui rend le dernier soupir.

— Vraiment, si cette bête était prédisposée aux coliques, vous auriez pu faire mieux que de venir tout exprès pour me la vendre, continua sèchement M. Desmoulin ; j'ai beau être un « gros benêt », je suis encore moins nigaud que vous le croyez et vous feriez bien de vider la place afin que nous puissions nous occuper de nos affaires. A bon entendeur, salut !

Dans ses beaux habits, ganté, gommé et pédant,

Du Cossard était ridicule au sein de ce groupe en face de « Gandhi » qu'agitait un dernier spasme. Il ne trouvait rien à dire ; sa faconde, pour une fois, lui manquait totalement. Il hésitait, ne sachant s'il devait encore faire bonne mine et essayer d'insister.

L'ancien officier coupa court et net :

— Lieutenant Du Cossard, vous pouvez disposer !

Le ton ne permettait pas de réplique, il n'y avait plus qu'à s'exécuter.

Sans dire au revoir, comme une ombre, Du Cossard regagna sa voiture et bientôt l'alezan filait plus vite encore que feu « Gandhi » le soir précédent...

Un boucher d'Yverdon vint chercher la dépouille ; il l'acheta au poids pour un prix dérisoire.

— Tant pis, conclut le vieux paysan, se trouvant seul avec André. On en aura fini pour tout de bon avec tout ce qui regarde les Du Cossard.

— Alors, répondit le jeune homme qui saisit l'occasion : oserais-je espérer mériter suffisamment votre confiance pour que vous m'accordiez Rosette malgré ma défaillance ?

— Il ne faut pas séparer ce que Dieu a uni, dit simplement M. Desmoulin, plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître.

\* \* \*

Les gens heureux n'ont pas d'histoire. Depuis plus de deux ans, parents et beaux-parents se félicitent du bonheur des jeunes époux et se réjouissent de l'arrivée prochaine d'un petit Fonjallaz qu'on attend vraisemblablement un peu après Noël.

Les futures grand-mères sont tout affairées et tricotent à journée faite. André s'intéresse à tout ce petit trousseau et prend un tendre soin de son épouse qui devient majestueuse.

Par un temps de neige incroyable, comme on n'en avait pas revu depuis « Jean-des-Paniers », il fallut, un beau matin, bien avant le jour, atteler la pouliche au traîneau et André se précipita dans la bourrasque chercher sans retard la femme de l'art qui apporte les petits enfants. Il est très ému et ne sent pas la bise qui lui fouette le visage et le cingle méchamment.

D'une main experte il conduit son attelage à travers les amas de neige ; il vole plus qu'il ne trotte. La jument n'est pas fatiguée et jouit de ce train d'enfer.

« Allons, dépêche-toi, ça presse ! »

L'homme et la bête ne font qu'un ; ils se rient des « gonfles » et du mauvais temps...

Le retour s'est effectué à la même allure désordonnée.

« Allons, « Joli-Cœur », encore un petit effort, une fois n'est pas coutume ; je te promets trente jours de repos, hue !... »

Un gros garçon a fait son entrée dans ce monde ; Rosette, encore toute tremblante, sourit fièrement à son mari qui tient le rejeton, l'espoir de la famille, dans ses bras paternels.

Le nouveau-né fait une drôle de grimace ; il est un peu rouge et n'a pas de cheveux ; le premier contact avec la vie n'a pas l'air de l'enthousiasmer tout particulièrement.

— Il est superbe, affirme André, et c'est un gaillard ! Presque quatre kilos !

— Oui, il est magnifique, renchérit le grand-père qui vient d'être autorisé à faire son entrée sur la pointe des pieds. Il sera capitaine celui-là !

— Je ne sais s'il sera capitaine, répondit le jeune papa en regardant sa femme, mais nous ferons notre possible pour en faire un « chrétien ».

— Amen ! dit Mme Fonjallaz en joignant les mains.

En campagne, juillet 1944.

FIN